

L'Amitié rivale, comédie en vers et en 5 actes, par M. Fagan... [Paris, Comédie-française, 16 novembre 1735.]

Fagan, Barthélemy-Christophe (1702-1755). Auteur du texte.  
L'Amitié rivale, comédie en vers et en 5 actes, par M. Fagan...  
[Paris, Comédie-française, 16 novembre 1735.]. 1736.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

Yf 6973

# L'AMITIÉ

5716) RIVALE.

## COMÉDIE

EN VERS ET EN CINQ ACTES.

*Par M. FAGAN.*

Représentée pour la première fois sur le Théâtre de la  
Comédie Française, le 16 Novembre 1735.

*Le prix est de 30 sols.*



A PARIS,

Chez CHAUBERT, Quay des Augustins près le Pont  
S. Michel, à la Renommée & à la Prudence.

---

M. D C C. X X X V I.

*Avec Approbation & Privilege du Roy.*

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL



CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL

CONFIDENTIAL



# P R E F A C E.

**Q**N'imprime tant de Pièces dont le débit n'est pas heureux, quoiqu'elles ayent eu sur le Théâtre un long succès, que c'est beaucoup hazarder que de mettre au jour une Comédie condamnée dans sa naissance. Celle-ci a été d'abord si mal reçue, que les illustres suffrages dont elle a été ensuite honorée, & l'approbation de quelques connoisseurs n'ont pû lui faire avoir que dix représentations.

Peut-être obtiendrai-je un accueil plus favorable de la part des Lecteurs. Ceux qui, dans les Spectacles composent les *cabales*; & ceux par qui elles sont suscitées sçavent bien de quelle conséquence sont les coups qu'ils portent. Ils sont sûrs que par le tumulte & l'ironie, le Spectateur le plus indifférent se prévient, que l'Acteur se refroidit, & que l'Ouvrage, dans toutes ses représentations paroît sous un autre point de vûe. On ne doit donc pas compter qu'une Pièce ait, de long-tems sur la Scene, le succès qu'elle y auroit eu, si au

## P R E F A C E.

lieu d'être étouffée par des éclats concertés, elle avoit été entendue.

J'ai voulu prouver que l'Amour peut être balancé par l'Amitié. Je me flate qu'à la lecture on s'apercevra aisément qu'Acante est le sujet de ma Pièce, que c'est dans son cœur que l'amitié est rivale de l'amour ; & qu'ainsi, que Clarice soit amoureuse ou ne le soit point, cela est indépendant du fond. Le personnage de Clarice est un moyen du sujet, mais n'est pas le sujet même. J'ai vû, cependant, regner ce sentiment dans la plûpart de mes juges qui n'ont apporté qu'une légère attention, quand malheureusement il en falloit beaucoup.

Si ce personnage de Clarice est hors de la nature, si après avoir causé le malheur de son ami par l'aveu d'un amour déplacé, il n'est pas vraisemblable qu'elle jouisse d'un moment de raison, & cherche à appaiser les troubles dont sa foiblesse a été la cause ; au moins doit-on convenir que bien des femmes ont souvent approché d'un pareil héroïsme. Qu'il me soit aussi permis de dire, qu'il est encore dans le monde des caracteres pareils à celui d'Acante, & que tout galant homme qui se trouveroit dans des circonstances aussi extrêmes, se trouveroit, sans doute, fort embarrassé.

## P R E F A C E.

A l'égard des défauts qui sont dans le plan , & dans les détails , je crains que le Lecteur n'en remarque plusieurs ; mais peut-être ne sera-ce aucun de ceux qui ont été relevés le premier jour , car excepté un seul endroit que j'ai rectifié , il m'a été impossible de concilier les avis sur le reste.

Je crois que le reproche le plus essentiel tombe sur le genre de cette Comédie. Quoique j'aye essayé de peindre un ridicule dans la prévention de Crémon contre son fils , & que j'aye tâché d'exprimer que deux fort honnêtes gens nécessairement unis , ne peuvent souvent vivre en bonne intelligence , il est bien certain que ce ridicule n'est qu'accessoire , & que mon principal sujet n'est point un correctif. Or depuis qu'un Maître inimitable a fait , d'une fine raillerie, la base du Comique François , ses admirateurs veulent que l'argument d'une Pièce soit une Epigramme & non un sentiment , ou pour mieux dire , ils veulent que l'objet principal des Auteurs soit de peindre des défauts & non des vertus.

Mais n'est-ce pas un devoir indispensable aux Auteurs d'étudier le goût de leur siècle , & depuis quelque tems cette nouvelle espece de Comédie n'a-t-elle pas été un peu mise en crédit ?

Doit-on d'ailleurs leur ôter l'espoir d'établir un genre nouveau ? Ne peut-on sans abandonner la vraie Comédie prendre une route qui n'ait pas en-

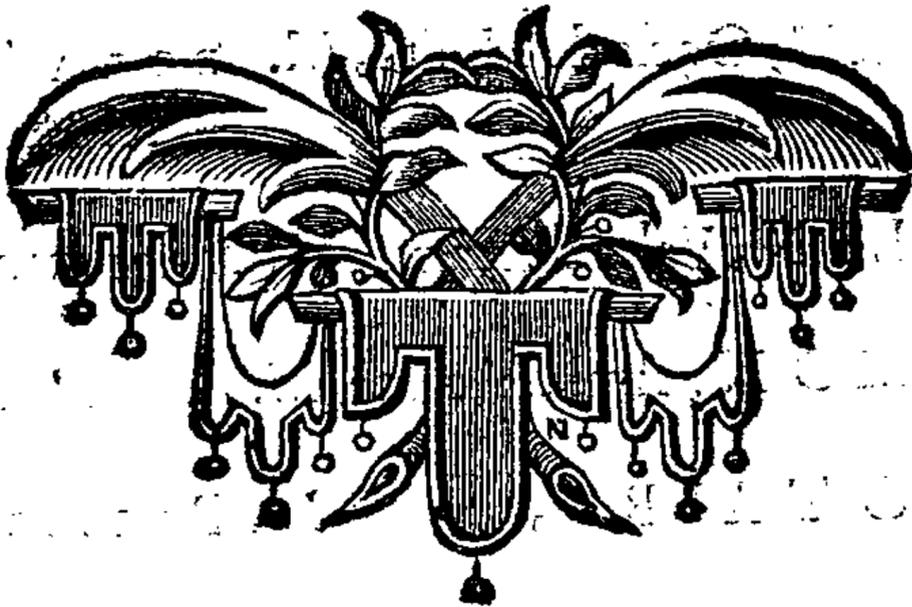
## P R E F A C E.

core été frayée? Car, quand on nous recommande d'avoir Plaute, Terence, Moliere & Regnard devant les yeux, c'est sans doute nous indiquer de très bons modèles: mais on ne peut pas dire qu'ils aient tous écrit dans le même genre. Terence & Moliere ont excellé l'un & l'autre; & c'est par-là qu'ils se ressemblent. Quant au genre, il faut opter, ils different entr'eux. Terence a peint des hommes ordinaires, Moliere a peint des hommes ridicules. Le premier s'est donc contenté de l'imitation exacte de la nature: Le second a cherché ce qu'il y avoit de vicieux dans la nature. Pourquoi d'autres Auteurs n'essayeroient-ils pas de peindre ce que la nature a d'aimable & de parfait?

Il est vrai qu'en suivant ce dernier genre le fonds sera toujours plus serieux; Jusques-là même qu'il pourra être *larmoyant*. Celui de Moliere est bien plus favorable, & il seroit à souhaiter qu'on l'employât encore. Mais outre qu'il faut peut-être pour y réussir un genie aussi heureux que le sien, l'entreprise est aujourd'hui plus difficile qu'elle ne l'étoit de son tems. Comment hazarder de faire des portraits si l'on en fait bien-tôt des applications capables de faire proscrire un Ouvrage. Comment esperer d'être bien plaisant, si l'on traite de farce tout ce qui n'a pas une grande délicatesse: Comment enfin représenter des personnages communs, & s'en tenir

## P R E F A C E.

à l'imitation de la vie Bourgeoise, quand un petit défaut de cérémonial qui se trouvera dans les premiers Actes d'une Pièce, fera un prétexte pour ne la plus vouloir écouter; quand on exigera qu'un valet parle aussi poliment qu'un Homme de Cour, & que l'on trouvera mauvais qu'un vieillard Comique employe des expressions familières ?



# ACTEURS.

A C A N T E , Amant de Mélite , & ami de  
Clarice. M. DU FRESNE.

C L A R I C E , Mlle. QUINAUT.

M E L I T E , Mlle. GAUSSIN.

L I S E T T E , suivante de  
Clarice. Mlle. DANGEVILLE.

*la jeune.*

C R E M O N , Pere d'Acante , M. DUCHEMIN.

A L B E R T , Oncle de Mélite , M. DE LA THO-  
RILLIERE.

C A R L I N , Valet d'Acante , M. ARMAND.

D O R I M O N , Ami d'Acante , M. DUBREÛIL.

L E N O T A I R E , M. POISSON.

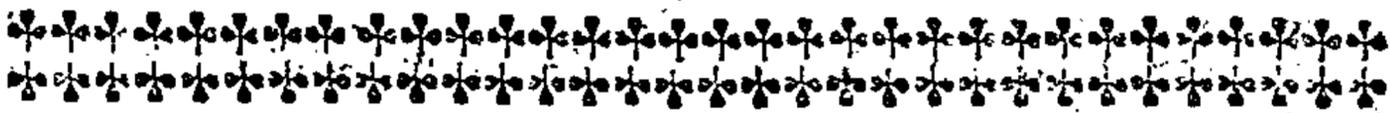
*La Scene est à une Terre près de Paris.*

L'AMITIE.



L'AMITIE  
RIVALE,  
COMEDIE EN VERS.

*Le Théâtre représente un Bosquet dans le fond, &  
sur les ailes deux riches bâtimens.*



ACTE PREMIER.  
SCENE PREMIERE.

ACANTE *seul.*



OICI l'heure où je dois me rendre chez Mérite.  
La rendrai-je témoin du trouble qui m'agite ?  
Carlin ne revient point. Que dirai-je; & comment  
Devant elle excuser un tel retardement !  
Que va penser Albert, cet oncle redoutable  
Qui sous un doux maintien, sous un dehors affable,  
Est au fond, moins facile à se laisser toucher,  
Que ces sombres Argus qu'on ne peut approcher ?  
Ah ! Lisette. C'est toi.

*Et*

A

SCENE II.

ACANTE , LISETTE *qui sort de la maison de Clarice.*

LISETTE.

**C**larice ma Maîtresse,  
 Qui vient de remarquer en vous quelque tristesse,  
 Quand vous avés passé, souhaiteroit sçavoir  
 D'où provient ce chagrin qu'en vous on a crû voir ?  
 Et si vous n'auriés point de Monsieur votre Pere  
 Reçu quelque réponse à vos desirs contraire ?

ACANTE.

Je n'en ai point reçue, & c'est ce long délai,  
 Qui fait toute ma peine. Oui, Lisette, il est vrai  
 Que d'un ennui mortel mon ame est occupée.  
 Clarice l'a crû voir, & ne s'est point trompée.  
 Plein d'un feu dont mon cœur ne sçauroit s'affranchir,  
 J'ai recours à mon pere, & compte le fléchir.  
 Carlin est le porteur d'une Lettre où j'expose  
 Que l'himen de Mérite, auquel je me dispose,  
 Seroit avantageux autant qu'il est charmant,  
 Et ne peut s'accomplir sans son consentement.  
 Une affaire d'honneur, à calmer difficile,  
 M'empêche, tu le sçais, de paroître à la Ville.  
 Je ne puis, par moi-même implorer la bonté  
 D'un pere contre moi dès long-tems irrité.  
 J'écris donc : Je gemis, je presse, je supplie ;  
 Ce qu'il me répondra décide de ma vie ;

## COMÉDIE.

Carlin ne revient point, & déjà dans mon cœur,  
D'un refus trop cruel je pressens le malheur.

L I S E T T E.

Il se peut que Carlin, cet habile émissaire,  
Pour son compte, à Paris, termine quelque affaire.

A C A N T E.

Depuis un jour entier, il devoit être ici.  
Sitôt que je serai sur mon sort éclairci,  
Je ne manquerai pas d'en instruire Clarice;  
Un véritable ami lui doit cette justice,  
Puisqu'elle veut toujours partager ses ennuis.

Je ne lui tairois rien des peines où je suis;  
Si je ne pensois pas, que de mon infortune  
La confiance enfin lui peut être importune;  
Et que dans mes chagrins, la mettre de moitié,  
C'est trop mettre à l'épreuve une tendre amitié.

L I S E T T E.

L'interêt qu'elle y prend, Monsieur, est trop visible  
Pour craindre.....

A C A N T E.

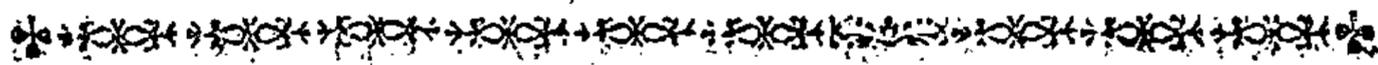
Je connois combien elle est sensible.  
Eh! depuis mon exil, que ne lui dois-je pas!  
Quel commerce est plus doux! que d'esprit! que d'appas!  
Qu'elle est compatissante, affable, généreuse!  
Mais, Lisette, qu'elle est, en même tems, heureuse  
De s'être fait un cœur qui résiste à l'Amour!

L'AMITIÉ RIVALE,  
LISETTE.

Quand l'Amour n'est payé que d'un triste retour ;  
Quand pour prix de nos feux , pour tribut de nos charmes  
Nous n'avons recueilli que soupirs & que larmes ,  
C'est prudence de fuir ses dangereux attraits.  
Clarice est dans le cas ; & je n'entens jamais  
Raconter quelque endroit du Roman de sa vie ,  
Sans être pénétrée . . . . .

A C A N T E.

Ecoute , je te prie  
J'entens . . . . . c'est Dorimon ?



S C E N E I I I.

DORIMON, ACANTE, LISETTE.

*DORIMON en habit de Cavalier.*

**S**erviteur , cher ami.

C'est par occasion que je me trouve ici.  
Nous allons , cinq ou six , à la Terre d'Elvire :  
Mais informé d'un point nécessaire à te dire ,  
Pour te voir un instant , je me suis détourné.  
Ton pere est , selon moi , bien dur , bien obstiné.  
Son animosité me paroît sans égale.  
Hier , je rencontraï , vers la Place Royale  
Ton Valet. Il marchoit d'un air mortifié ,  
Et resta , devant moi , comme pétrifié.  
Je voulus de son trouble approfondir la cause ,  
Et je lui demandai comment alloit la chose.

## C O M E D I E.

Il me dit que Crémon, qu'il venoit de quitter,  
A toutes tes raisons ne pouvoit se prêter :  
Qu'à peine avoit-il lû jusqu'au bout ton Epître :  
Qu'il avoit seulement, long-tems sur ton chapitre  
Argumenté, crié, fait d'ennuyeux discours,  
Jurant de ne vouloir consentir de ses jours.  
Qu'au surplus, lui Carlin alloit conter l'affaire  
A certain Commandeur vieil ami de ton pere.  
Qui t'aime, à ce qu'il dit, & prend tes interêts,  
Mais radotant un peu : si bien que le succès  
Est toujours fort douteux ; qu'après cette démarche  
Pour te rendre réponse il se mettroit en marche.  
Comme dans ces cantons, je comptois donc venir,  
J'ai crû mon cher ami devoir t'en prévenir,  
Afin que te réglant suivant les conjonctures,  
Tu puisse t'aviser à prendre des mesures.

A C A N T E.

Helas !

D O R I M O N.

Bien fâché d'être un courier de malheur.  
Espere un meilleur sort, cher ami. Serviteur.

*Dorimon rentre.*

---

## S C E N E I V.

A C A N T E, L I S E T T E.

A C A N T E.

**H**E bien tu peux, Lisette, apprendre à ta Maîtresse  
Quel est l'état affreux où ce discours me laisse.

A iij

6 L'AMITIE RIVALE,  
Dis-lui qu'en ce moment j'ai perdu tout espoir;  
Que je suis accablé.

L I S E T T E.

Venés au moins la voir.  
Vous pouvés à loisir avec elle vous plaindre,  
C'est un soulagement. Vous ne devés pas craindre  
D'user de ce secours, puisqu'il vous est offert.  
Mais je crois voir sortir Mélite avec Albert ;  
Je vous laisse, Monsieur.

*Elle rentre.*

A C A N T E.

C'est Mélite. C'est elle.  
Que lui dirai-je ? O Dieux !

\*\*\*\*\*

## S C E N E V.

ALBERT, MELITE, ACANTE.

ALBERT à *Mélite.*

**V**Oyés Mademoiselle  
Où vous voulés aller promener aujourd'hui.

M E L I T E.

Ha ! j'apperçois Acante.

A L B E R T.

En effet. Oui. C'est lui.

*a Acante.*

Vous deviés au logis ce me semble vous rendre.  
Un Cavalier doit-il ainsi se faire attendre ?

# COMEDIE.

A C A N T E.

Je m'y rendois, Monsieur, quand 'on m'a confirmé  
Un soupçon dont j'étois déjà trop allarmé.  
Oui, Madame, jugés de ma peine secrete,  
Ces attraits tous divins, cette beauté parfaite,  
Qui du cœur le plus fier auroient pû triompher,  
Ont fait naître une ardeur qu'il me faut étouffer.  
D'un Pere prévenu la haine mal éteinte,  
Me réservoir enfin la plus cruelle atteinte.  
Il ne pouvoit pas mieux se venger, me punir,  
Qu'en brisant les liens qui devoient nous unir.

M E L I T E.

Avés-vous, de sa part, reçu cette nouvelle,  
Et n'auroit-on point fait un rapport infidèle?

A C A N T E.

Ah ! je desire trop, Madame, qu'il le soit  
Pour oser m'en flater.

A L B E R T.

Bien souvent on conçoit  
Des soupçons mal fondés. Il n'est guère possible  
Que son ressentiment soit si fort invincible.  
Vous avés droit d'attendre un plus juste retour.  
Quant à moi : vos façons, votre esprit, votre amour,  
Tout m'a parlé pour vous : je ne fais aucun doute  
Qu'à la fin attendri Crémon ne vous écoute.  
Non, ses yeux plus long-tems ne pourront se fermer,  
Sur tant de qualités qui vous font estimer.

**L'AMITIE RIVALE;**  
Mais si vous ne pouvés obtenir son suffrage,  
Vous devés rapeller alors, votre courage;  
Soutenir ce refus comme un homme de cœur,  
Et ne point vous nourrir d'une vaine douleur.

M E L I T E *à part.*

Helas !

A C A N T E.

Que peut-on faire en un chagrin extrême ?  
Notre cœur peut-il donc agir contre lui-même ?  
Le plus ferme courage, à mes maux doit céder.

A L B E R T :

Tout, en patientant, peut se raccommo-  
der.  
Ne cessés point encor de nous voir, je vous prie  
Du succès de vos feux ne perdés point l'envie.  
Mais quoique vous disés, Monsieur, vous conviendrés  
Que ces feux s'éteindront lorsque vous le voudrés.  
Depuis fort peu de tems vous connoissés Mélite;  
D'un nœud si peu formé l'on s'affranchit bien vite.

A C A N T E.

Que vous connoissés mal ce cœur, Seigneur Albert,  
Ce cœur que tout entier je vous ai découvert,  
Quand un himen prochain avoit flaté mon ame.  
S'il m'est encore permis de parler de ma flâme,  
Je dirai que l'amour dont le progrès est lent,  
N'est pas le plus parfait, ni le plus violent.

L'Amour de deux façons de nos cœurs se rend maître ;  
Quelquefois un long tems par degrés le fait naître ;  
Nourri de soins, d'égards, la douce liaison  
Semble un consentement formé par la raison.

Quelquefois

C O M E D I E.

Quelquefois il ne faut qu'un instant redoutable.  
Son charme est aussi prompt qu'il est inévitable.  
Il naît d'un seul regard lancé par de beaux yeux.  
Alors maître des Sens, il est impérieux.  
Au milieu des refus, des mépris, de l'absence  
Involontairement nous sentons sa puissance;  
Il porte enfin des coups dont on ne guérit pas.

A L B E R T.

Un Amant parle ainsi; mais je sais sur ce cas,  
Ce que l'on doit penser.

*Albert fait quelques pas comme  
pour se retirer avec Mélite.*

M É L I T E à Acaïte.

Par cette circonstance,  
Je suis plus que jamais condamnée au silence.  
Pourquoi ne dois-je pas vous plaindre, & soupirer?

A C A N T E.

Madame, je le jure, on peut nous séparer,  
Mais rien.....

S C E N E V I.

ALBERT, MÉLITE, ACANTE, CARLIN

C A R L I N dans la Couliſſe.

Où ſera-t-il? Il faut que je le voye.

B

ACANTE.

N'entens-je pas Carlin ?

CARLIN.

Quelle sera sa joye !

ACANTE.

Carlin ?

*à Melite.*

Ah ! permettés.

CARLIN *voyant Acante.*

Monsieur.

ACANTE.

Hé bien ?

CARLIN.

Monsieur . . . .

ACANTE.

Parle donc.

CARLIN.

Vous sçaurés . . . . .

ACANTE.

Qu'est-ce ?

CARLIN.

Le Commandeur . . . .

ACANTE.

Se pourroit-il ?

CARLIN.\*

Souffrés que je reprenne haleine.

C O M E D I E.

II

A C A N T E.

Je meurs.

M E L I T E *à part.*

Crémon s'est-il rendu ?

A C A N T E.

Finis ma peine.

Parle.

C A R L I N.

Le Commandeur , quand je n'espérois rien,  
A fait , en un instant , tourner la chose à bien.

A C A N T E.

Me dis-tu vrai , Carlin ? Ha ! Seigneur ! ha ! Mélite !

C A R L I N.

Je maudissois cent fois , le peu de réussite  
Qu'avoient eu votre Lettre , & mon activité.  
Je voulois , par écrit , prendre la liberté  
De rassembler les faits , & de vous les déduire ;  
Quand Dorimon s'étant offert de vous instruire . . . .

A C A N T E.

Oui. J'ai vû Dorimon. Après.

C A R L I N.

Votre Parain

Monfieur le Commandeur m'est revenu , foudain ,  
Dans l'esprit. Tout troublé , je cherche par la Ville.

B ij

A C A N T E.

Bon.

C A R L I N.

Je le trouve.

A C A N T E.

Abrége un détail inutile.

C A R L I N.

Oh ! quand d'une entreprise on a sçu s'acquitter ,  
C'est le moins qu'à son aise, on la puisse conter.

A C A N T E.

Soit.

C A R L I N.

Je lui dis le fait. Il sent la conséquence,  
Il part, & ranimant une vieille éloquence,  
Il aborde Crémon ; lui reproche l'aigreur,  
Que contre un propre fils il gardoit dans son cœur,  
Lui dit qu'il faut, en tout, chercher votre avantage,  
Et que si vous vouliez faire un bon mariage,  
Que vous en détourner, c'étoit vous faire tort ;  
Qu'il y devoit songer. Loin de plier d'abord,  
Le vieillard colérique a fait, dans sa boutade,  
De différens griefs, une longue tirade  
Que je tairai ; sur-tout, qu'un jour, ayant compté  
Voir finir un himen qu'il avoit arrêté,  
Pour rompre, un beau matin vous partîtes en poste.  
Notre homme s'est montré ferme sur la riposte ;  
Et comme je l'avois de tout bien informé,  
Des qualités, des noms ; que de l'objet aimé

La beauté fixeroit l'ame la plus altiere,  
 Que du Seigneur Albert elle étoit heritiere :  
 Pour lors il n'a cessé de lui représenter  
 Qu'à finir celui-ci tout devoit le porter :  
 Tout , raison , interêt , jusqu'à l'amitié même.

A C A N T E.

L'amitié ?

M E L I T E.

Comment donc ?

A C A N T E.

Par quel bonheur extrême....

C A R L I N.

Oui , vraiment , l'amitié ! puisque , depuis long-tems  
 Ils connoissoient Albert ; que dans leurs jeunes ans ,  
 Ils s'étoient rencontrés , tous trois en Angleterre ;  
 Que Monsieur....

A L B E R T.

En effet.

C A R L I N.

Que Monsieur votre père ,  
 Portant alors le nom de Comte de Terny ,  
 Avoit été , sur tout , avec lui fort uni ;  
 Que ce qu'il avançoit étoit incontestable.

A L B E R T.

Le Comte de Terny ? rien n'est plus véritable.

14 L'AMITIE RIVALE,  
Pour moi, je m'en souviens, & très-parfaitement.

A C A N T E.

Hé! qui pouvoit s'attendre à cet événement?  
Mon esprit étonné n'ose le croire encore,  
Belle Mélite, enfin, ce cœur qui vous adore  
Ne doit plus étouffer un innocent désir.

M E L I T E.

Si cet événement vous fait quelque plaisir ;  
Je le partage, Acante, & ne puis vous le taire.

C A R L I N.

Enfin Crémon, voici le meilleur de l'affaire,  
Crémon à cet égard est si bien converti,  
Il est si fort changé, qu'il a pris le parti  
De venir en personne, embrasser la future,  
Et d'apporter lui-même, ici, sa signature.  
A l'heure que je parle, il doit être en chemin,  
Vous l'allés voir, bien-tôt, arriver.

A C A N T E.

O destin !  
Mon pere vient ici ! quel retour favorable !

M E L I T E.

La fortune n'est pas toujours inexorable.

A L B E R T.

Que le Ciel soit loué. Venés, embrassés moi.  
En vous, c'est maintenant un neveu que je vois.

Qu'après quelques chagrins ces unions sont chères!  
 Mélite , allons donner les ordres nécessaires  
 Pour recevoir celui que nous attendons tous.  
 Je retrouve un ami ; vous trouvez un époux.  
 Quel bonheur est le nôtre !

M É L I T E à *Acante.*

Adieu.

A C A N T E.

Je vais vous suivre  
 Loin de vous , un instant , Acante ne peut vivre. ♪

*Albert & Mélite rentrent.*

\*\*\*\*\*

S C È N E V I I.

A C A N T E , C A R L I N.

A C A N T E.

**H**A ! mon contentement ne peut être exprimé !  
 Cher Carlin , Dorimon m'avoit bien alarmé.

C A R L I N.

Il s'étoit à propos chargé de la réponse ;  
 Car on semble être auteur du malheur qu'on annonce,  
 Et je crains les récits dans ces sortes de cas.  
 Mais dès que tout va bien , je ne recule pas.

A C A N T E.

Clarice ne sçait point cette heureuse nouvelle,

Elle plaint mes malheurs. Je vais entrer chez elle  
 Pour la voir un moment, & la défabuser.  
 Pour toi, mon cher Carlin, va-t'en te reposer.

C A R L I N.

Me reposer, c'est boire. Après un tel service  
 Je l'ai bien mérité. Si vous cherchez Clarice,  
 Vous pouvés lui parler. La voilà.

*Il rentre.*



## SCENE VIII.

CLARICE, ACANTE.

A C A N T E.

**C**'Est donc vous,  
 Chere amie ? aprenés que du destin jaloux  
 La rigueur, à la fin, semble s'être calmée.  
 J'allois vous faire part. . . .

C L A R I C E.

Je viens d'être informée  
 Du retour de Carlin. J'ai déjà soupçonné  
 Qu'il vous venoit promettre un sort plus fortuné.  
 Vos vœux font-ils remplis, flate-t-on votre flâme ?  
 Pouvés vous sûrement y compter ?

A C A N T E.

Oui, Madame.  
 Ce sort qui n'a cessé de me persecuter ;

Ce sort que je n'aurois jamais pû supporter  
Sans le noble intérêt que vous daignés y prendre ,  
Sans cette affection, cette pitié si tendre ,  
Qu'un cœur, tel que le vôtre, accorde aux malheureux.  
Ce sort enfin , pour moi, n'est plus si rigoureux.  
Mon hymen est certain. Une heureuse aventure  
Vient de déterminer mon pere à le conclure.  
Il doit ici se rendre. A peine je le croi  
Après la dureté qu'il eut toujours pour moi.

## C L A R I C E.

Acante, il se peut bien qu'il soit dur & sévere ;  
Mais quelque prévenu que nous paroisse un pere ,  
Croyés qu'il est encor notre meilleur ami.  
Dans son plus grand couroux, il ne hait qu'à demi.  
Ce couroux n'est souvent qu'une utile imposture  
Que dicte la raison, & permet la nature.  
Esperés tout de lui.

## A C A N T E.

Sans vos sages avis,  
De mes feux pour Mélite il n'auroit rien appris.  
Je n'eusse point tenté de calmer sa colere,  
Je vous dois mon bonheur. Aussi, ne voit-on guère  
De sentimens plus vifs & plus reconnoissans  
Que ceux que j'ai conçus, que ceux que je ressens,  
De mes destins toujours vous serés la maîtresse.  
Quelles impressions ne fait point la sagesse,  
Quand elle a les attraits qui se trouvent en vous !

CLARICE.

Je prens ce que je dois d'un compliment si doux.  
 Votre cœur engagé n'a guère la puissance  
 De s'occuper encor de la reconnoissance.

ACANTE.

Quoi ! vous croyés qu'un cœur....

CLARICE.

Ah ! sans doute , je crois  
 Qu'un cœur embrasse mal tant d'objets à la fois ;  
 Et que quand de l'hymen , les plaisirs .... Mais Mélite ....  
 On vous attend. Adieu. Souffrés que je vous quitte.

ACANTE.

Quoi ! chez elle , avec moi , n'allés vous pas entrer ?  
 C'est un tendre devoir qu'elle a lieu d'esperer.

CLARICE.

J'irai : mais un instant chés moi , je me retire.

*Elle rentre chez elle.*

ACANTE *après un moment de réflexion.*

Quelle est l'émotion que sa froideur m'inspire ?

*Il entre chés Mélite.*

*Fin du premier Acte.*



## A C T E S E C O N D.

## S C E N E P R E M I E R E.

C R E M O N , C A R L I N.

C R E M O N.

**V**ien Carlin. Parlons bas. Voici donc la maison ?  
Elle est belle vraiment. Je te crois un fripon.

C A R L I N.

Vous avés tort.

C R E M O N.

Autant que j'ai pû m'y connoître  
Tu secondas toujours les travers de ton Maître.  
N'ai-je de votre part plus rien à redouter ?

C A R L I N.

Que craignés vous, Monsieur ?

C R E M O N.

Qui, moi ? dois-je compter  
Qu'un mot de vérité soit sorti de ta bouche ;  
Qu'Acante soit changé, que la raison le touche ?

C A R L I N.

J'entens. Vous conservés votre incrédulité.  
Et vous venés ici par curiosité ?

C ij

C R E M O N

Plaît-il?

C A R L I N.

Je ne dis mot.

C R E M O N.

Me voilà donc ! Un pere

Qui jamais n'auroit eu de sujets de colere,  
 Feroit-il éclater un soin plus empresse?  
 Quand je jette les yeux sur ce qui s'est passé,  
 Sur les bouillans transports de son adolescence,  
 Que n'ai-je point souffert, & quelle extravagance !  
 Combien ai-je essuyé de contradictions !  
 Veut-il prendre un parti, combien de visions !  
 De projets ruineux ! Pour tout ce qu'il désire  
 Le plus fort revenu ne pourroit pas suffire.  
 On se livre aux plaisirs : on voit cent etourdis,  
 Cent têtes à l'évent que l'on croit ses amis.  
 On ne s'occupe plus que d'habits, d'équipages :  
 Ce ne sont que festins, que jeux, & que tapages.  
 La licence & le bruit forment les doux liens,  
 Par lesquels sont unis de pareils Citoyens.

Un beau jour, il nous dit qu'il veut changer de vie ;  
 Et de ses faux amis quitter la compagnie ;  
 Voir un monde sensé, former son jugement.  
 La famille s'assemble, on me fait compliment,  
 Chacun sur mon bonheur me témoigne sa joye.  
 Votre fils, me dit-on, est dans la bonne voye.  
 Point du tout, le fait est que dès le lendemain,  
 De trente créanciers un bourdonneux essain,

## COMEDIE.

21

Bien avant mon reveil, vient affaillir ma porte.  
Tous leurs titres en main, attendent que je sorte.  
Mille gens inconnus ont rempli ma maison.  
C'est Martin, c'est Gautier, c'est Madame Fanchon ;  
Oui, Madame Fanchon Marchande de coëffûres,  
De Ponpons, de Rubans : deux ou trois créatures  
De cette trempe là. Mais m'écriois-je alors,  
Quand je verrois chez moi fondre Sergens, Recors,  
Me pourra-t-on jamais condamner en Justice  
A payer des bibus, des dettes de caprice ?  
Eh que diable ! mon fils portoit-il des Ponpons ?  
On m'engage sous main, on me dit pour raisons  
Que c'est galanterie ; on parle d'une fille....

CARLIN.

Oui je l'ai bien connuë. Elle étoit fort gentille.

CREMON.

Heu ! gentille ... morbleu ... de sorte qu'on résout  
Que je les dois payer. J'ai soin d'apaiser tout.  
Lorsque, ces jours passés, ne sçachant plus que faire.  
Mon Damoiseau fêraille, & se fait une affaire :  
Ce sont bien d'autres frais, bien d'autres embarras.  
Il faut que j'aille voir Juges & Magistrats,  
Que j'aille jusques chés un Commissaire. Encore  
Il dira qu'avec lui j'agis de Turc à More.  
A l'entendre parler, il est fort malheureux,  
Il se plaindra de moi.

CARLIN.

Tout desavantageux

C iij

Qu'est ce portrait : je n'ai voulu vous en distraire.

C'est un pere qui parle , ainsi je dois me taire.

Mais si de vieux griefs s'élevent contre lui :

Au moins vous ne sçauriés vous en plaindre aujourd'hui.

Il voudroit contracter un mariage honnête :

Humilié , soumis , il présente requête

Pour aimer , il attend votre consentement :

On ne peut proceder , je crois , plus congrûment.

C R E M O N.

J'en suis assés surpris.

C A R L I N.

D'ailleurs , on s'indispose

Par de petits hazards , & pour la moindre chose.

Depuis ce jour . . . .

C R E M O N.

Quel jour ?

C A R L I N.

Qu'en votre cabinet ,

Il vous surprit causant avec certain objet

Qui ne ressembloit pas à Madame sa mere . . . .

C R E M O N.

Tais toi.

C A R L I N.

Vous lui rendés la vie assés amère.

Il a plus d'une fois manqué de s'avancer

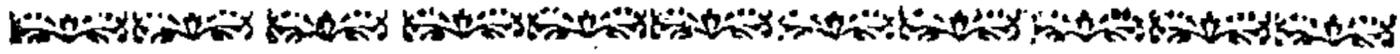
Par votre grand penchant à ne point dépenser ,

Et ces portraits gaillards dont votre esprit abonde .

Quoiqu'il soit plein d'honneur lui nuisent dans le monde.

C R E M O N.

Je veux croire qu'enfin il me satisfera,  
Et que plus sagement il se comportera...  
Ha! vous voilà, Monsieur?



## S C E N E I I.

ACANTE, CREMON, CARLIN.

A C A N T E.

**P**ermettés que j'embrasse  
Un pere généreux de qui j'obtiens ma grace.  
Il est donc vrai, Monsieur, votre extrême bonté  
Vient, ici, prendre soin de ma félicité?

C R E M O N.

Oui, sitôt que j'ai sçu que l'affaire étoit bonne,  
Que vous aviez en vûe une aimable personne,  
Dont l'oncle se trouvoit un de mes vieux amis:  
Je n'ai plus balancé: sur le champ j'ai promis:  
Et comme vous voyés, j'acquitte ma parole,  
Sans être refroidi par la conduite folle,  
Les caprices sans nombre, & les emportemens.....

A C A N T E.

Ah! ne rappelés point quelques égaremens  
Que je veux expier, & qui blessent ma gloire.  
Dans ce jour fortuné perdés en la mémoire.

24 L'AMITIE RIVALE;  
Venés trouver Albert, venés remplir l'espoir  
De gens impatiens du plaisir de vous voir.

C R E M O N.

Allons. C'est donc ici?

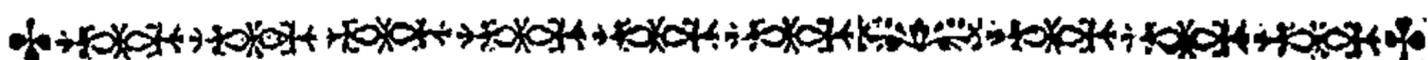
A C A N T E.

Vous voyés sa demeure.

Entrés.

à son Valet.

Attens ici. Je reviens tout à l'heure  
Pour te dire deux mots.



### S C E N E I I I.

C A R L I N *seul.*

**D**Efiant, prévenu,  
Le bon homme, à regret, semble être ici venu.  
Aigri contre son fils, le moindre mot l'irrite,  
Et sans nul examen, il blame sa conduite.



### S C E N E I V.

A C A N T E, C A R L I N.

C A R L I N.

**V**Otre pere à la fin veille à vos interêts.  
Vous jouissés, Monsieur, du plus parfait succès.

A C A N T E.

# COMEDIE.

A-C A N T E.

Il est grand ce succès, & selon sa coutume,  
La fortune envieuse y mêle une amertume.

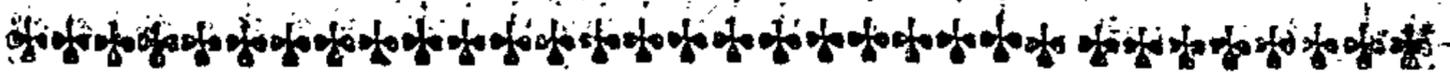
C A R L I N.

Une amertume ? & d'où peut-elle provenir ?

A C A N T E.

Tu ne le peux sçavoir ; mais je veux parvenir  
A goûter pleinement le bonheur où j'aspire.  
Je prétens éclaircir . . . . Ecoute, va-t'en dire . . . .  
Non, j'apperçois . . . . rejoins mon pere promptement ;  
Et dis que l'on m'arrête, ici, pour un moment.

*Carlin entre chés Albert.*



## SCENE V.

C L A R I C È , A C A N T È.

*C L A R I C È à ses gens qui la suivent.*

**R** Entrés. J'allois, Monsieur, faire cette visite  
Dont je n'ignore pas, qu'il faut que je m'acquitte.  
Je vous trouve à propos dans cette occasion.  
Vous pourés me sauver une indiscretion.  
Je choisis un moment, incommode peut-être :  
Mais, je vous prie, en cas que l'on puisse paroître,  
De me donner la main.

D

## A C A N T E.

Je ne puis m'empêcher  
 D'être surpris, Madame, & de vous reprocher  
 Tant de ménagemens. Qu'avez-vous donc à craindre ?  
 Avec Mélite & moi, devés vous vous contraindre,  
 Vous de nos premiers feux le témoin & l'auteur ?  
 Ces scrupuleux égards tiennent de la froideur.  
 Ce que, dans la conduite, affecteroit tout autre,  
 Ne sçauroit aisément s'excuser dans la vôtre.  
 De la part des amis & des indifférens,  
 Les mêmes procédés paroissent différens.

## C L A R I C E.

Je le pensois, Monsieur. Mais, je me suis bornée  
 A suivre la leçon que vous m'avez donnée.  
 Le maintien réservé, le soin de m'éviter  
 Que, depuis quelques jours, je vous vois affecter  
 Par respect, par estime, à ce que vous nous dites,  
 M'ont fait croire, ou qu'il faut dans d'étroites limites,  
 Restraindre l'amitié, moins étendre ses droits ;  
 Ou, que si vous vouliés en abjurer les loix,  
 Je ne devois pas être, avec vous, la dernière  
 Dans cette confiance exacte, & familière,  
 Dans cet épanchement & de cœur & d'esprit,  
 Dans tous ces sentimens dont elle se nourrit.

## A C A N T E.

Me reprocherés vous trop de délicatesse ?  
 Je vous l'ai dit, Madame, & le dirai sans cesse.  
 Oui, cet esprit formé pour la société,

Vos bontés, vos bienfaits, la générosité  
 Qui, toujours, vous a fait partager mes allarmes.  
 Ce soin de me vanter le mérite & les charmes  
 De celle dont l'éclat détermina mon choix,  
 Quand, chés vous, je la vis pour la première fois.  
 Ces expédiens sûrs, ces conseils salutaires  
 Qui contre un sort fâcheux, nous sont si nécessaires :  
 Ce génie éclairé, qui sçachant tout prévoir,  
 Dans un cœur abbattu fait renaître l'espoir :  
 Tant d'utiles secours ; un trésor aussi rare  
 Est, sans doute, assés cher pour qu'on en soit avare.  
 Oui, j'ai craint d'abuser d'un bien aussi parfait.

C L A R I C E.

De l'amitié, souvent, on a fait le portrait ;  
 Et peut-être jamais ne l'a-t-on bien dépeinte.  
 Peut-être que vous-même, à vous parler sans feinte,  
 Vous même l'ignorés plus que vous ne pensés.

A C A N T E.

Moi ! je l'ignorerois ?

C L A R I C E.

Vous.

A C A N T E.

Ah ! vous m'offensés.

C L A R I C E.

L'amitié, selon moi, réfléchit moins, Acante :  
 Elle est prompte, ingénue ; elle est vive, pressante.

D ij

Avec tant de lenteur, l'amitié ne peut pas  
 Regler les mouvemens, & mesurer les pas.  
 On n'en est point touché, si l'on peut s'en défendre.  
 Si l'on peut projeter, décider, entreprendre  
 Sans mettre nos amis, avec nous, de concert :  
 Si le moindre secret ne leur est découvert :  
 Si d'une forte épreuve on les croit incapables ;  
 Si nous ne les tenons à nous mêmes semblables.  
 Vous le dirai-je enfin ? J'osois même penser  
 Qu'une autre passion ne peut la balancer,  
 Que seule dominant dans une ame sublime,  
 Tout désir étranger lui semble illégitime.

ACANTE à part.

Qu'entens-je ?

CLARICE.

Non, deux cœurs unis parfaitement  
 Ne font d'un autre objet touchés que foiblement.  
 Voyés de vrais amis, leur ame est consacrée  
 Aux transports mutuels d'une flâme épurée.  
 Au delà des plaisirs d'une innocente ardeur,  
 Ils n'imaginent plus qu'il soit aucun bonheur.  
 Ils goutent ces plaisirs, ils en font leur étude.  
 Concevroient-ils jamais, une autre inquiétude,  
 Que celle de les voir, tout à coup, traversés ?  
 Non, Acante, vous dis-je . . . . Eh quoi ! vous paroissés . . . .

ACANTE.

Ah ! Clarice !

CLARICE.

A regret, écoutés vous ma plainte ?

A C A N T E.

Sentés vous l'amitié que vous avés dépeinte?

C L A R I C E.

Comment? qu'aurois-je dit?

A C A N T E *abbattu.*

Je ne sçais, mais je sens  
D'un trouble tout nouveau, les effets trop puissans.

C L A R I C E.

Dans mes expressions, aurois-je pû confondre? . . . .  
Quel est votre discours?

A C A N T E.

Que puis-je vous répondre?

C L A R I C E.

Un injuste soupçon vous fait trop présumer.  
N'en entendés pas plus que j'en veux exprimer.

A C A N T E *abbattu.*

Hé bien donc, c'est mon cœur qui fait cette méprise;  
Qui plein d'un feu caché, cherche qu'on l'autorise.

C L A R I C E.

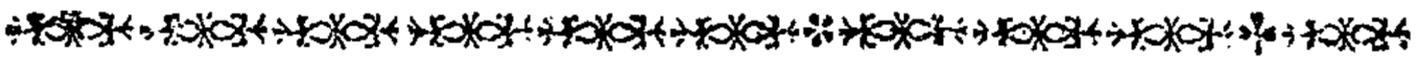
En peignant l'amitié, comme je la conçois,  
Aurois-je peint l'Amour? . . . . Parlés, rassurés moi.  
Ah! vous m'en dites trop, je fuis votre présence.

L'amitié peut avoir tout autant de puissance.  
Je le sens. Vous m'avez éclairé sur ce point.

C L A R I C E.

Rejettés cette idée , & n'examinés point  
Quelques mots échapés & dits à l'aventure.  
N'y cherchés point un sens qui me feroit injure.  
Prêt d'obtenir l'objet qui vous a sçu charmer,  
Quelle fatalité me feroit vous aimer ?  
Ah ! ne le croyés pas , respectés davantage  
Cette raison que j'ai, dites vous, en partage.  
Si de tels sentimens avoient séduit mon cœur.  
Croyés que j'en mourrois de honte & de douleur.

*Elle rentre chez elle.*



## S C E N E V I.

A C A N T E *seul.*

**A**H ! Clarice arrêtés. La suivrai-je chez elle ?  
La surprise où je suis est-elle assés cruelle ?  
N'ai-je pas, de ses yeux, vû couler quelques pleurs ?  
Par un genre nouveau de troubles, de malheurs,  
Il faut donc qu'aujourd'hui, mon bonheur s'établisse,  
Sur un si douloureux, & si dur sacrifice ?  
Mais peut-être ceci n'est qu'une illusion.  
Peut-être est-ce un effet de ma présomption.  
Je veux la voir encore. Avant que de conclure,

Pour mon repos, sans doute, il faut que je m'assure  
Que ce que j'ai crû voir n'est point; ou que son cœur  
De son propre penchant sera bientôt vainqueur.

Ah! si de mon bonheur l'esperance est certaine,  
Faut-il que ce bonheur soit pour elle une peine?

\*\*\*\*\*

## S C E N E V I I.

C R E M O N , A C A N T E.

C R E M O N *sans voir Acante.*

**R**ien n'est mieux étoffé que cette maison là.  
J'ai grand empressement à voir finir cela.  
Albert tout transporté m'embrasse, me caresse,  
Et l'on ne peut rien voir de plus beau que sa nièce.  
Je ne puis, j'en conviens, me plaindre cette fois;  
Car il faut avoïer qu'il a fait un bon choix.  
Eh! d'où venés vous donc?

A C A N T E *à part.*

La seule bienfiance  
Le seul devoir m'oblige à cette déference.

C R E M O N.

Répondés donc. Pourquoi ne paroissés vous pas?

A C A N T E *entendant Crémón*

Ah! mon pere, excusés,

C R E M O N.

Albert vient sur mes pas.

32 L'AMITIE' RIVALE,  
Nous allons, un moment, sous cette palissade;  
Et songés vous qu'après un tour de promenade,  
Il faudra convenir, & régler avec lui ?

A C A N T E.

Tout à l'heure ?

C R E M O N *très-surpris.*

Comment ?

A C A N T E *distrain.*

Arrivé d'aujourd'hui,

A vous trop fatiguer, sans doute, on vous expose,  
Et j'ai crû qu'à demain, on remettroit la chose.

C R E M O N.

Mais.... faisons encore mieux, & s'il vous plaît ainsi ;  
Rompons.

A C A N T E *distrain.*

Pardonnés moi si je vous laisse ici.  
Je suis, ailleurs, forcé malgré moi de me rendre.

*Il rentre du côté de  
la maison de Clarice.*

C R E M O N *seul.*

Plâit-il ? où suis-je ? Eh quoi ! que viens-je donc d'entendre ?

Il fuit. Est-il bien vrai ? Quel projet odieux ? .....

Mais qui te rend surpris, Crémon ? ouvre les yeux.

Que trouves-tu donc là qui ne soit vraisemblable ?

Ton fils est-il formé pour être raisonnable ?

Rappelle

C O M E D I E.

Rapelle le passé , pour voir dans l'avenir ,  
Et tout te deviendra facile à définir.

*Après un moment de réflexion.*

C'est un homme pervers , & qui me joue.



S C E N E V I I I.

C R E M O N , C A R L I N ;

C R E M O N à Carlin.

**A** H traître!

Arrête, arrête là.

C A R L I N.

Qu'est-ce donc ? d'où peut naître  
Ce coutoux, s'il vous plaît ?

C R E M O N.

Tu l'oses demander ?

Tu m'oses ? . . . je ne puis . . . je me sens excéder :  
Mais remettons nos sens. Pourquoi, par quel délire  
M'émouvoir de la sorte ? Il faut plutôt rire :  
Oui, rions-en , le tour est plaisant tout à fait.

*Il rit d'un ris forcé.*

Tu devrois rire aussi.

C A R L I N.

Rire ? pour quel sujet ?

C R E M O N.

Quel sujet ? oh ! dans peu je m'en vais te l'apprendre.

C A R L I N.

Peut-on rire d'un fait , n'y pouvant rien comprendre ?

C R E M O N.

Va , tu n'y perdras rien , patiente un moment ,  
 Et je vais , si je puis , parler plus clairement.  
 N'est-ce donc pas Carlin qui porteur d'une Lettre  
 A Paris est venu , chés moi , me la remettre.  
 Me jurant , m'attestant que dans ces lieux , mon fils  
 De la nièce d'Albert éperdûment épris ,  
 Avec elle uniroit bientôt sa destinée  
 En cas que j'approuvasse un pareil himenée ?

C A R L I N.

Sans doute , c'est Carlin.

C R E M O N.

Sans doute ?

C A R L I N.

Assurément.

C R E M O N.

La démarche est donc vraie ? Oh bien , premierement  
 On dit que ce Carlin , sans autre procedure ,  
 Doit être incessamment pendu.

C A R L I N *après avoir regardé Crémon.*

C'est , je vous jure ,

Un fait nouveau pour moi. Qui répand ces bruits là ?

C R E M O N.

Par inspiration , je lui prédis cela.  
 Oui , je le lui prédis. Pour lui faire connoître  
 Que jamais on ne doit se jouer à son Maître ,  
 Ni venir l'insulter chez lui. Dans un Valet  
 Ces fortes de gaytés mènent droit au gibet.

C A R L I N.

Il regne en vos discours un tour net & facile.  
 Mais tempérés un peu l'ardeur de votre bile.  
 A ces propos si doux je reste comme un sot ,  
 Je veux être abîmé si j'y comprends un mot.  
 Qu'est-il donc arrivé ?

C R E M O N.

Bon , une bagatelle ,  
 Albert est mon ami. Mélite est riche & belle ,  
 Ce choix me fait plaisir. Je viens sans différer,  
 Un fils rebelle & né pour me désespérer.  
 Pouvoit-il inventer rien qui fût plus conforme  
 A son noir caractère , à sa conduite énorme,  
 Que de fuir maintenant ce qu'il sembloit chercher ,  
 Quand il n'esperoit pas de me pouvoir toucher :  
 Pouvoit-il faire mieux que de presser , d'écrire ,  
 D'arracher mon aveu , pour ensuite , me dire :  
 Mon pere c'est assés. Vous voilà donc rendu.  
 Vous arrivés ici. Soyés le bien venu.  
 Du mieux que vous pourés , suportés cette endosse.  
 Je voulois vous voir faire une démarche fausse.

E ij

38 L'AMITIE RIVALE,

CARLIN *à part.*

Que diable veut-il dire? il rêve assurément.

CREMON.

O douleur! qui le tient de rompre ouvertement?  
A quoi bon l'air chagrin que cet ingrat affecte?  
Suis-je un pere qu'on craigne, un pere qu'on respecte?

\*\*\*

SCENE IX.

MELITE, ALBERT, CREMON, CARLIN.

ALBERT.

**J**E ne vois point Acante, où donc est-il? quel soin  
Peut l'avoir empêché de se rendre témoin  
Du plaisir infini qu'ont à se voir ensemble  
Deux anciens amis que le destin rassemble?

CREMON.

Ne le demandés point, Albert, vous ignorés  
Quels chagrins de tous tems m'ont été préparés.  
Je ne vous ai point dit que de toute la terre,  
Vous voyés devant vous le plus malheureux pere.  
Je sens que ces chagrins ne sont pas parvenus  
A leur dernier degré. . . . n'en demandés pas plus.  
Souffrés que de ma peine en secret je soupire,  
Albert. Il me suffit à present de vous dire  
Que si, de son déclin, le jour étoit moins près,  
Que si, dans le moment, mes gens se trouvoient prêts;

Je fuerois au plûtôt un affront trop sensible.

Mais, puisque ce départ ne m'est guère possible,  
Ce garçon va chercher un logement pour moi.  
On ne doit point traiter, ni recevoir chés soi,  
Avec tous les dehors d'une amitié solide,  
Celui... je dis le mot; le pere d'un perfide.

*Il sort.*

CARLIN *bas à Albert.*

De vous à moi, je crois qu'il a perdu l'esprit.

~~~~~

## SCENE X.

MELITE, ALBERT.

MELITE.

O Ciel! qu'ai-je entendu?

ALBERT.

Je demeure interdit.

MELITE.

Quoi! celui qui juroit d'aimer toute sa vie  
Ne seroit qu'un perfide, & je serois trahie?

ALBERT.

Je crois que ce discours est sans nul fondement,  
Et Crémon se prévient. Mais effectivement,  
C'est chose que j'avois de moi-même observée,  
Acante semble fuir depuis son arrivée.

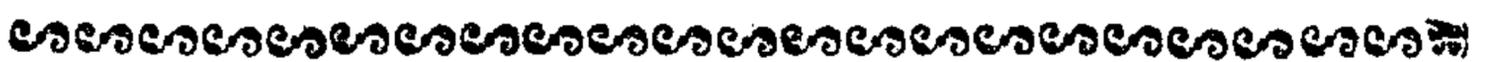
E iij

M É L I T E.

Ah ! que me dites vous ? que puis-je imaginer ?  
 Cette énigme qui semble obscure à deviner ,  
 Ne peut être pour moi que honteuse , & cruelle.

A L B E R T.

Je crois le voir venir. Scachés, Mademoiselle ;  
 Quel est ce procédé ? pourquoi Crémon se plaint ?  
 Peut-être devant moi , feroit-il plus contraint.  
 Parlés lui. C'est à vous , dans cette circonstance ,  
 A sonder les motifs d'une telle inconstance.

*Il rentre.*

## S C E N E X I.

M E L I T E , A C A N T E.

A C A N T E *au fond du Théâtre sans  
 voir d'abord Mélite.*

**T**oujours le même feu regne au fond de son cœur,  
 Toujours le même obstacle arrête mon bonheur.  
 Mais l'amour me reproche un soin trop infidèle.  
 Que vois-je ? c'est Mélite.

*bas en soupirant.*

Ah ! grands Dieux ! qu'elle est belle !

M E L I T E.

Acante , est-il bien vrai ? que vient-on m'annoncer ?  
 A vos premiers sermens tout prêt à renoncer,

Vous changés : ou plutôt , ce cœur double & parjure  
Ne feignoit de m'aimer que pour me faire injure ?  
Helas !

A C A N T E.

Que dites-vous trop adorable objet ?

M E L I T E.

D'un trait capricieux suis-je donc le jouet ?  
Ou me réserviés vous le plus sanglant outrage ?

A C A N T E.

Moi , je vous trahirois ? moi , parjure , volage ?  
Quand , à vous obtenir , je mets tout mon espoir.  
Cet étrange soupçon se peut-il concevoir ?

M E L I T E.

Je voulois en douter , & ce n'est qu'avec peine  
Que j'ai cru vos mépris. Mais tout m'en rend certaine ;  
Et d'ailleurs je soumets mon esprit étonné  
Au témoignage sûr d'un pere consterné,  
Qui gémit , & se plaint que lui-même on le jouë ,  
Qui sçait votre inconstance , & qui la défavouë.

A C A N T E.

Quoi ! mon pere me rend si coupable à vos yeux ?  
Il auroit fait de moi ce portrait odieux ?  
Quel est donc son dessein , j'ai peine à le comprendre.

M E L I T E .

Mais sur ce que j'ai vû pourés vous vous défendre ?  
De quels soins inconnus paroissés vous rempli ?

Ce que vous desirés n'est-il pas accompli ?  
 Sous un augure heureux , quand notre himen s'aprête  
 Vous fuyés. On ne sçait quel remord vous arrête.  
 Devés vous donc avoir des soins plus importants ?

A C A N T E.

Si je n'ai point paru depuis quelques instans :  
 Un seul mot vous pourroit éclaircir ma conduite.  
 De ce qui m'a distrait , vous pourrés être instruite ;  
 Et si vous m'ordonniés de vous en informer ,  
 Je doute que jamais vous pussiés m'en blâmer.  
 J'ose exiger, pourtant , de votre complaisance  
 Que vous me dispensiés de cette confiance.  
 Mais j'atteste le Ciel , je jure à vos genoux  
 Que ce cœur est le même & n'adore que vous.  
 Que plutôt que vous perdre on m'ôteroit la vie :  
 Qu'il n'est rien de si cher que je ne sacrifie  
 Au suprême bonheur que j'espere obtenir,  
 A ces charmans liens qui doivent nous unir :  
 Que j'ai fait des sermens que rien ne peut enfreindre ;  
 Que je brûle d'un feu que rien ne peut éteindre.

M E L I T E.

Dois-je vous croire , Acante ?

A C A N T E.

Ah ! ce doute est cruel !

M E L I T E *soupirant.*

Crémon devoit-il donc vous faire criminel ?

A C A N T E.

Albert a partagé ce soupçon qui m'offense.  
 Allons , Mélite , allons lui prouver ma constance :

*Fin du second Acte.*

ACTE



## A C T E T R O I S I E M E.

## S C E N E P R E M I E R E.

A L B E R T , C A R L I N.

A L B E R T.

**C**E que je vois, à peine à se concilier:  
 Acante, d'un côté, vient se justifier,  
 Il soupire, & fait voir la plus vive tendresse;  
 De l'autre Crémon fuit; on le cherche, on s'empresse;  
 Je le fais supplier de ne point s'éloigner,  
 Et d'être, envers son fils, moins prompt à s'indigner;  
 Je n'en puis obtenir qu'une brusque réponse.  
 Je ne sçais quelle fin tout ceci nous annonce.  
 Pour la seconde fois, va le voir de ma part:

C A R L I N.

A pareille Ambassade il n'aura nul égard,  
 C'est tems perdu, Monsieur. En allant le conduire,  
 J'ai déjà vainement essayé de m'instruire.  
 Tantôt, sans me répondre, il entroit en fureur,  
 Tantôt il affectoit certain rire moqueur;  
 J'ai pris, pour m'éclaircir, une peine inutile.  
 Bien plus, il m'envoyoit chercher un domicile;  
 Mais rejetant sur moi son indignation,  
 Il m'a soudain, ôté cette commission.

ALBERT

Accuse-t-on un fils quand il n'est point coupable ?  
Ce souterrain , pour moi , devient impénétrable.

CARLIN.

Impénétrable ? bon ! avec un peu de soin ,  
On trouveroit le tuf , s'il en étoit besoin.

ALBERT.

Comment ? à tout ceci , comprends-tu quelque chose ?

*CARLIN se parlant à lui-même.*

Oui , plus j'approfondis , plus j'entrevois la cause ,  
Plus je suis assuré d'où l'incident provient.

Après leur entrevûe , autant qu'il m'en souvient ,  
Mon maître m'a paru l'ame toute inquiète ,  
Et m'a dit qu'il avoit une peine secrète.

En examinant bien , sans doute , il aura vû  
Ce que moi , pauvre sot , je n'ai point apperçu.  
Quand auprès de son pere , il croyoit trouver grace ,  
Le vieillard aura fait quelque sourde grimace  
Qui , malgré la douceur de son accueil benin ,  
De son projet aura découvert le venin.

En effet , il le prouve , & d'abord , il commence  
Par dénigrer son fils , l'accusant d'inconstance.

ALBERT.

Que dis-tu donc ?

*CARLIN continuant.*

Aussi , j'étois bien étonné

Qu'à consentir, il fût sitôt déterminé.  
 Se peut-il qu'une humeur dure & si peu liante  
 En une nuit, devienne active & bienfaisante?

On est, par fois, actif, quand on vient obliger;  
 Mais plus communément quand on vient se venger.

A L B E R T.

Mais, explique toi donc.

C A R L I N.

M'expliquer? non je n'ose.  
 Non, je puis me tromper dans ce que je suppose.

A L B E R T.

Mais encor?

C A R L I N.

Hé bien donc, voici mon sentiment.  
 Ce douxereux Crémon qui vient si bonnement,  
 Qui paroît pour son fils, tout rempli d'indulgence,  
 Pour finir son himen fait tant de diligence,  
 Prétend l'en détourner, ne vient que pour cela.

A L B E R T.

Lui?

C A R L I N.

Vous ne sçavés pas quel est cet homme là!  
 Dans ses noires humeurs, on ne le peut comprendre.  
 Il m'a bien dit, à moi....

A L B E R T.

Quoi?

C A R L I N.

Qu'il me feroit pendre;

44 L'AMITIE RIVALE  
Que j'étois un fripon.

A L B E R T.

Se peut-il ? . . . . En tout cas,  
Un pareil procédé ne me conviendrait pas.

C A R L I N.

Que voulés vous, Monsieur ? Un pere au reste . . . . est pere.

A L B E R T.

Je ne sçais que vous dire.

C A R L I N.

Ayant ce caractère ;  
De son fils il est maître incontestablement.

A L B E R T.

Oui, maître pour son bien, pour son avancement,  
Mais, non pas pour lui nuire.

C A R L I N.

Enfin sa fantaisie  
Est de ne pas vouloir que son fils se marie.

A L B E R T.

Et cette fantaisie est très-hors de saison.

C A R L I N.

C'est un entêtement. Il pense à sa façon.  
Chacun suit sa marotte, & se conduit par elle.

A L B E R T.

S'il est ainsi , l'injure est pour moi personnelle.  
Pourquoi donc ces dehors empressés , obligeans ?  
Agit-on , de la sorte , avec d'honnêtes gens ?

C A R L I N.

A l'égard de cela , suivant sa politique ,  
A faire bonne mine il faut bien qu'il s'applique ,  
Pour vous mieux déguiser ce qu'il a projeté .

A L B E R T.

Quida ?

C A R L I N.

Ce projet là n'est pas mal concerté.

A L B E R T.

Mais , plus je réfléchis , plus je vois clair moi-même ,  
Et sans difficulté , je résous le problème.  
Parbleu , ma nièce & moi , nous ne sommes point faits  
Pour être réservés à de semblables traits.  
Cette façon d'agir est des plus singulieres.

C A R L I N.

On appelle cela de mauvaises manieres.

A L B E R T.

Les hommes changent bien ! qui l'auroit soupçonné ? . . .

C A R L I N.

L'amitié s'affoiblit dans un cœur furanné.

## S C E N E I I.

CREMON, ALBERT, CARLIN.

C R E M O N.

**H**E bien vous exigés , Albert, que je diffère ?  
 Quelle est votre raison ? Ah ! malgré sa colere ,  
 Votre ami , sans vous voir , ne feroit point parti ;  
 Et d'ailleurs soyés sûr que je prends mon parti.  
 Par ma foy , le chagrin ne vaut rien à mon âge.  
 Or donc , avés vous vû ce fils prudent & sage ?

A L B E R T.

Oui , je l'ai vû , Crémon.

C R E M O N.

Fort bien. De quels discours  
 A-t-il pû vous payer ?

C A R L I N.

Hé ! mais , il fait toujours ,  
 Dans ces lieux , à peu près , la même contenance.

C R E M O N.

Vous a-t-il amusé par sa rare éloquence ?

A L B E R T.

*à part.*

J'entens : Allés , Crémon. Je n'aurois jamais cru  
 Ce trait de votre part , si je ne l'eusse vû ;

Et votre politique est bien injurieuse.

C R E M O N.

Ma politique?

A L B E R T.

Elle est , sans doute , ingénieuse ,  
Admirable , nouvelle.

C R E M O N.

A quoi tend ce propos ?

A L B E R T.

Ah ! chacun fait , Monsieur , ce qu'il juge à propos.  
Suffit , n'en parlons plus.

C A R L I N à Crémon.

C'est ce que , tout à l'heure ,  
Je disois pour raison , comme étant la meilleure :  
Par la nature un pere est né maître absolu ;  
Et tout ce qu'il résout est fort bien résolu.

A L B E R T.

Oui , fort bien résolu ! Le dessein est louable ,  
Et j'en suis fort content.

C R E M O N.

Mais , voila bien le Diable !  
Voulés vous m'expliquer ce galimatias ?

A L B E R T.

Hé bien , en premier lieu , c'est que l'on ne doit pas  
Sur de legers motifs , pour des traits de jeunesse ,

Refuser à son fils une juste tendresse,  
 Dans d'honnêtes desirs chercher à le barrer,  
 Ni venir contre lui, tout haut, se déclarer.

C R E M O N.

Se déclarer ? comment ! je devois donc me taire ;  
 Et quand il vous trahit , vous en faire un mystere ?

C A R L I N *bas à Albert.*

Il insiste toujours.

A L B E R T.

En second lieu, Monsieur:  
 Si vous ne pouviés vaincre une pareille aigreur ;  
 Au moins , vous auriés dû paroître plus sincere  
 Avec nous ; avec gens dignes qu'on les révere ;  
 D'un aveu spécieux ne pas nous amuser,  
 Voulant à cet himen vous venir opposer.

C R E M O N.

Vous verrés que c'est moi ! Parbleu ceci me passe.  
 A quoi donc pensés vous ?

A L B E R T.

Ah ! finissons de grace.

C A R L I N *à part.*

Vous ne l'avouerés pas ; mais on s'en doute bien.

A L B E R T.

Un plus long examen ne serviroit à rien.

C R E M O N.

CREMON.

Mais , encore une fois , quel sujet vous oblige ? . . . .

ALBERT.

Eh , mon Dieu . . . .

CREMON.

Vous croyés . . . .

ALBERT.

Laissons cela , vous di-je.

CREMON.

Vous avés donc juré de me pousser à bout ?

ALBERT.

Sans un pareil détour , on pouvoit rompre tout.

CREMON.

Vous me feriés . . . .

CARLIN.

Messieurs . . . .

CREMON.

Je perdrai patience.

ALBERT.

Je suis très-offensé.

CARLIN.

Point tant de pétulance.

On ne tient pas toujours ce que l'on a promis ,

Et pour cela faut-il être moins bons amis ?

C R E M O N.

N'est-ce pas ce pendent ? . . . . car il n'est pas possible ,  
Albert , que vous croyés . . . .

A L B E R T.

La chose est trop visible ;  
Et c'est ce que , de vous dans l'instant , je pensois :  
Est-ce là cet ami que je vis autrefois !

C R E M O N.

Oh dites donc toujours.

A L B E R T.

Oui , je dirai sans cesse.  
Comment interpréter un trait de cette espèce ?  
D'une inconstance en l'air vous taxés votre fils ;  
Vous venés l'accuser de nous avoir trahis ;  
Prié d'examiner la chose plus à l'aise ,  
Vous n'en démordés point. Pour moi , ne vous déplaise ,  
Qui sans dessein secret , qui , sans prévention ,  
Regarde tout ceci : je vois sa passion.  
Je vois qu'il est toujours tendre , constant , fidèle ,  
Et qu'il jure à Mélite une ardeur éternelle.

C R E M O N.

Ma foi , vous aurés vû tout ce qu'il vous plaira.  
Quand il dira qu'il aime , & qu'il le jurera ,  
J'en serai fort content. Mais vous ne sçauriés faire  
Qu'il n'ait montré tantôt un sentiment contraire :

C O M E D I E.

51

Chacun voit ce qu'il voit. J'ai de bons yeux aussi.

Il extravague donc, si la chose est ainsi,  
Puisque de son objet il s'éloigne lui-même,  
Qu'il semble indifférent dans le moment qu'il aime,  
Qu'il souffle, en même tems, & le froid & le chaud.

C A R L I N *bas.*

Il faudroit des témoins pour nous mettre en défaut.

A L B E R T.

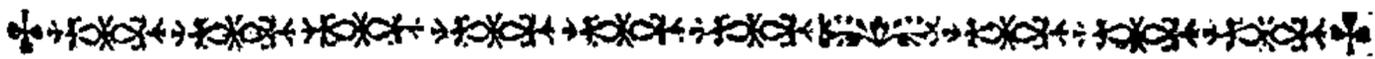
Il paroît.

C R E M O N.

C'est un fait.

A L B E R T.

Tachons de nous instruire.



S C E N E I I I.

A C A N T E , C R E M O N , A L B E R T ,  
C A R L I N.

C R E M O N à *Acante.*

**V**oyons, voyons. Venés. Que diable va-t-il dire ?

A L B E R T.

Écoutez-le du moins.

A C A N T E.

Moi ? je tremble, je crains,  
Ne pouvant clairement démêler vos desseins.

G ij

52 L'AMITIE RIVALE.  
Peut-être est-ce un refus de votre part ? Peut-être  
Est-ce un mal entendu qu'un hazard a fait naître ?  
Et j'ai, dans ce cas là, tout autant de douleur,  
Puisque sur un soupçon, avec tant de chaleur,  
De mes mœurs, vous tracés l'image la plus noire ;  
D'une & d'autre façon, n'ai-je pas lieu de croire  
Que vous me haïssés ?

CARLIN *à mi-voix.*

Sans doute.

CREMON.

Quoi ! tantôt ?

Quand je me disposois à finir au plutôt,  
Vous n'avez pas dit ? . . . .

CARLIN.

Non.

CREMON.

Expliquons nous, de grâce.

Vous ne m'avez pas dit, en me parlant en face,  
Qu'il falloit différer ?

CARLIN.

Pas un mot de cela.

CREMON.

Lorsque j'ai demandé, sur ce beau discours là,  
Si vous rompiés ? Pourquoi ? ce que vous vouliez faire ?  
Vous n'êtes pas sorti disant qu'une autre affaire ? . . .

C A R L I N *plus haut.*

Nous n'avons pas ouvert la bouche.

C R E M O N.

Mais j'entens,

Je pense, ce coquin? Souffrirai-je long-tems?  
N'est-il pas, dans ce lieu, de justice? .....

C A R L I N.

Tarare.

Quand je devrois souffrir le sort le plus barbare :  
 Qu'on devoit m'empaler, en pièces me hacher :  
 J'aime mon maître, & rien ne m'en peut détacher.  
 A me taire il n'est rien, enfin, qui me contraigne.  
 Je n'y puis plus tenir. Pour lui le cœur me faigne.  
 C'est se vouloir servir de son autorité  
 Pour le faire parler contre la vérité.  
 Non content d'exercer votre humeur vengereffe,  
 Vous le voulés, encor, perdre par sa foiblesse.  
 Par tout on vous dira qu'il n'est ni bien ni beau  
 De lui jouer un tour de la sorte.

C R E M O N.

Ah! bourreau!

A C A N T E à *Carlin.*

Retire toi.

C R E M O N.

Le traître!

A C A N T E.

Ou, garde le silence.

G iij

54 L'AMITIE RIVALE,  
à Cremon.

Si je vous ai fait voir autant d'indifférence.  
Si des vrais sentimens dont mon cœur est rempli,  
J'ai marqué devant vous un si parfait oubli:  
Je suis, je l'avoürai, je suis, cent fois coupable.  
Mais j'ose vous le dire, il est peu vraisemblable  
Que jusques à ce point j'aye pû m'égarer.  
Comment, sans en frémir, pourrois-je déclarer  
Que je romps mes liens, quand mon cœur les adore;  
Quand pour les resserrer, c'est moi qui vous implore.  
Quittés cette pensée, & devenés moins prompt  
A faire à votre fils le plus injuste affront.  
Croyés, Monsieur, croyés que l'objet qui m'enflame  
Jusqu'au dernier soupir doit regner sur mon ame,  
Croyés qu'aucun égard ne sçauroit altérer  
Le violent amour qu'on m'a vû lui jurer,  
Que je lui garde un cœur, passionné, fidèle.  
Eloignés, dissipés une erreur trop cruelle.  
Pour la perdre encor mieux, hatés des nœuds si doux,  
C'est la grace qu'enfin je demande à genoux.  
Oui, pour ne plus douter de ma persévérance,  
Hatés vous de remplir ma plus chere espérance.

C A R L I N.

Que lui répondra-t-il ?

A L B E R T à Cremon.

Cela n'est point obscur.  
Vous vous serés choqué sur un mot, j'en suis sûr;  
Et tout ceci ne vient que faute de s'entendre.

CREMON.

Je me suis donc trompé? Chacun peut se méprendre.  
Soyons amis, Albert. Oui, j'ai tort, j'en convien.

*Plus bas.*

Je vois. . . . ma foi, je crains de ne voir encor rien.

ALBERT.

Votre prévention n'eut jamais de pareille.

CARLIN.

Il tente encore Albert, & lui souffle à l'oreille.

CREMON à *Acante.*

Si bien qu'il est donc vrai que vous voulés faire? |

ACANTE.

Quand on desire un bien, craint-on de l'obtenir?

CREMON.

Je n'ai plus rien à dire. Il faut vous satisfaire.  
Allons, faisons venir promptement le Notaire.  
Oublions le passé, nous finirons dans peu.

CARLIN à *part.*

Je serai bien surpris, il y va de bon jeu.

ALBERT à *Crémon.*

Goûtés donc, maintenant, une pleine allégresse.

CREMON à *Albert.*

Il ne manqueroit pas de contester sans cesse,

56 L'AMITIE RIVALE;

Et de me contredire en ce que je ferois ;

Car, quoique vous diés, Albert, je le connois.

Des clauses du contrat décidons, je vous prie,

Tous les deux tête à tête, à notre fantaisie.

Le Notaire écrira ce dont nous conviendrons ;

Et quand tout sera prêt, sur le champ nous viendrons

Pour le faire signer, en toute diligence.

ALBERT *haut, en regardant Acante  
qui témoigne consentir à tout.*

Je crois qu'il s'en rapporte à votre expérience.

CARLIN.

Pourra-t-il inventer quelques nouveaux moyens? . . .

CREMON à Carlin.

Pour toi, suis nous, je veux voir ce que tu deviens.

CARLIN.

Je suis bien aise aussi de voir ce que vous faites.

*Il suit Crémon & Albert.*

---

SCENE IV.

ACANTE *seul.*

**P**Eut-on plus loin pousser des fureurs indiscrettes!

De ma part, au surplus, quelque distraction

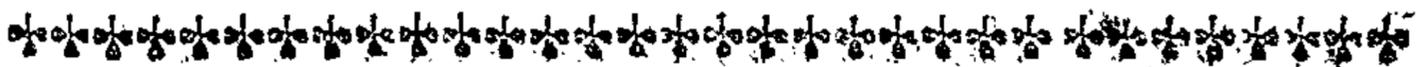
Aura de son erreur été l'occasion.

Quand j'ai suivi Clarice, une froide réplique

*Aura*

Aura pû lui paroître un refus authentique.

A quels dangers l'ami vient d'exposer l'Amant !  
 Ne songeons qu'à Méлите , en cet heureux moment.  
 Livrons nous , sans réserve , au bonheur qu'on m'apréte,  
 Tout succède à mes vœux , il n'est rien qui m'arrête,  
 Eh quoi ! si Clarice aime , aimeroit-elle assés  
 Pour gémir en voyant mes feux récompensés.  
 Non , non , de sa raison , elle est trop la maîtresse ,  
 C'est un fantôme vain qu'a produit ma foiblesse ;  
 Et d'ailleurs je me suis , envers elle , acquitté ,  
 Par le péril certain où je me suis jetté.  
 Enfin si , sur son cœur , elle a si peu d'empire ;  
 Je suis maître du mien , & j'oserois lui dire  
 Que l'amour , le devoir m'ont dû déterminer.  
 Je voudrois qu'elle scût que l'on va terminer ,  
 Afin qu'en apprenant le desir qui m'anime ,  
 Elle convînt , du moins , qu'il est bien légitime.  
 Le hazard , à propos la conduit dans ces lieux.



## S C E N E V.

CLARICE , ACANTE , LISETTE.

CLARICE.

**J**E saisis un instant qui m'est bien précieux ,  
 Puisqu'encor , sans témoin , je puis vous voir , Acante ,  
 Souffrés que cette fille , au reste , soit présente,  
 Sur des dehors trompeurs s'abusant comme vous ;  
 Qu'elle écoute. Il est tems de nous détromper tous.

H

58 L'AMITIE' RIVALE,

J'apprens ce qui se passe, & je vois avec peine  
 Qu'un respect déplacé vous retient & vous gêne.  
 Mais qui fait naître en vous un pareil préjugé,  
 Et dans quels embarras vous a-t-il engagé?  
 De combien de forfaits me rendés vous coupable?  
 J'attire sur le fils une haine implacable;  
 Je dérobe l'Amant aux liens les plus doux,  
 Je suspens le bonheur de deux tendres Epoux.  
 Est-ce donc là Clarice? est-ce là cette amie,  
 Par qui votre union devoit être affermie?  
 Je ne vous dis qu'un mot. Quittés un vain soupçon  
 Qui nuit à votre amour, & blesse ma raison.  
 A la seule amitié mon ame fut sensible.  
 De sentimens plus vifs, si j'étois susceptible  
 Cette raison, du moins, est si fort au dessus  
 Qu'ils seroient étouffés aussitôt que conçus.

A C A N T E.

Pardonnés moi, Clarice, un soupçon téméraire  
 Que trop facilement l'amour propre suggère.  
 J'ai crû dans vos discours trouver un sens caché:  
 Ce sens se refusoit, c'est moi qui l'ai cherché.  
 J'entrevois seulement que vous avés pû craindre  
 Qu'un feu tumultueux, soudain, ne vînt éteindre  
 Ce feu tranquile & pur qui regnoit entre nous.  
 Une crainte si tendre est bien digne de vous:  
 Mais, vous deviés, sçachant combien vous m'êtes chere,  
 Ne me pas regarder comme un ami vulgaire.  
 Mes desirs sont comblés; puisqu'enfin, en ce jour,

Mon cœur peut acquitter ce qu'il doit à l'Amour,  
Sans que notre amitié s'en trouve refroidie.

C L A R I C E.

Cependant tout languit. Déjà, de perfidie  
Mélite vous accuse, & Crémon irrité  
Montre, plus que jamais, son animosité.  
Quand tout semble assurer votre bonheur extrême,  
Je sçais que vous risqués de vous perdre vous-même.

A C A N T E.

Mélite m'accusoit; & mon pere, témoin  
D'un trouble, qu'à couvrir, j'ai pris trop peu de soin,  
Me déclaroit, déjà, traître, ingrat & volage:  
Mais le calme à la fin, succède à cet orage.  
Tout, à present, Madame, est réconcilié.

C L A R I C E.

Ah! vous vous êtes donc enfin justifié?  
Vous avés sçu prouver que vous étiez fidèle  
Que vous aimés Mélite & que vous n'aimés qu'elle,  
Vous avés protesté que rien ne balançoit  
Les légitimes feux dont votre cœur brûloit?

A C A N T E.

Après un discours vague, & quelque résistance,  
Oui, Mélite a repris toute sa confiance.  
Aux instances d'Albert mon pere s'est rendu.  
Il a daigné m'entendre, & l'himen est conclu.

CLARICE.

Ainsi donc, aujourd'hui, l'affaire sera faite.

ACANTE.

Dans le moment, Madame.

CLARICE.

Ah ! ma joye est parfaite !

Que peut penser Mélite en ne me voyant pas !

Il faut, pour l'embrasser, que j'aie de ce pas.....

ACANTE.

Si le jour se passoit sans ce cher témoignage.....

CLARICE *bas*.

Lisette, soutiens moi.

ACANTE.

Vous changés de visage ?.....

Que vois-je ?..

LISETTE.

Qu'avez vous ? &amp; qui vous trouble ainsi ?

CLARICE.

Que devient ma raison ! éloigne moi d'ici.

ACANTE.

Clarice ?... Quel objet à mes yeux se présente !

Clarice ?.. Répondés. Quoi ! je vous vois mourante !

CLARICE *après un instant de silence*.

Hé bien, je répondrai, puisque de vains efforts

C O M E D I E.

Loin de les étouffer, trahissent nos transports.

Que devient cet orgueil, & cette suffisance  
Qui me faisoit compter sur ma propre prudence!  
Non, Clarice n'est pas ce que vous la croyés.  
C'est une foible amante, ici que vous voyés;  
Une esclave livrée aux plus mortelles peines,  
Qui croyoit à jamais avoir brisé ses chaînes,  
Et qui rentre à jamais dans la captivité.

Qu'esperai-je? Voilà cette fatalité  
Qui toujours, en aimant, m'a si bien poursuivie.  
C'est par elle, déjà, qu'une fois, dans ma vie,  
De mes parens cruels j'ai vû l'ambition  
Méprisant, immolant mon inclination,  
Me donner un époux qui n'eut point ma tendresse;  
Et que depuis, étant de moi-même maîtresse,  
Et lorsque je pouvois disposer de mon cœur,  
D'un semblable pouvoir éprouvant la rigueur,  
Mon Amant fut contraint de prendre une autre chaîne.  
Frapée, en peu de tems de cette double peine.  
Je regardai l'amour comme un monstre odieux,  
Et jurai de le fuir en tous tems, en tous lieux.

De la vertu pourtant, du vrai mérite éprise:  
Une pure amitié sembla m'être permise.  
Je crus pouvoir goûter ses innocens plaisirs.  
Je vous vis: vous aviés conçu mêmes desirs.  
Ces résolutions sages & raisonnées  
Sont de foibles remparts contre nos destinées!  
Enfin voyés combien nous avons pris, tous deux,  
Une route éloignée, & contraire à nos vœux;  
Vous aimés, j'aime aussi, mais quelle différence?

**61**      **L'AMITIE RIVALE,**  
Vous vivés de vos feux & de votre espérance.  
Un himen solennel couronne vos ardeurs ;  
Je vous perds pour jamais , Acante ; & je me meus.  
Car l'état où je suis me défend le mystere ,  
Il ne me permet plus de n'être pas sincere.  
Ensignant cet accord qui doit tout terminer ,  
Ingrat , c'est mon arrêt que vous allés signer.  
Poursuivés. Que l'aveu d'une imprudente flâme ,  
Quand il n'en est plus temps , n'ébranle point votre ame.  
Une immuable loi dicte votre devoir.  
Une immuable loi m'arrache tout espoir.  
Je n'attens rien du sort. Ma mort est décidée.

*L I S E T T E à part.*

Je m'en retournerai bien peu persuadée.

*Clarice se retire en s'appuyant sur Lisette.*

\*\*\*\*\*

## **S C E N E V I.**

*A C A N T E seul.*

**O** Ciel ! c'en est donc fait. Que vais-je devenir ?  
Mon cœur est déchiré. Je ne puis soutenir  
L'image qu'offre aux yeux cette douleur amère.  
Il faut tout avouer. Je vais... Que vais-je faire ?  
Quand ses rares vertus , son mérite parfait  
Ne m'auroient point touché : doit-on moins à l'objet  
De qui l'on est aimé , qu'à celui que l'on aime !  
Ah Clarice ! Ah Méli te ! Ah quelle peine extrême !

COMÉDIE.

63

Si je diffère encor , je vais tout renverser ,  
Et mon trépas est sûr ; mais dois-je balancer ?  
Eh ! ne vaut-il pas mieux que je perde la vie ,  
Que d'exposer les jours d'une si chère amie !  
Cependant on vient : Ciel !

\*\*\*\*\*

SCÈNE VII.

CREMON , ALBERT , LE NOTAIRE ,  
ACANTE , CARLIN.

CREMON *au Notaire.*

**A**llons , voyons , Monsieur.  
Présentés le contrat , lisés-en la teneur.  
*à Acante.*

Vous avés eu le tems de rêver à votre aisé ,  
De réfléchir , en cas de quelque sinderése.

ALBERT *souriant.*

Je crois que , sans rien lire , Acante signera ,  
Et son empressement . . . .

CREMON.

Ah ! comme il lui plaira.

Allons.

ACANTE.

Mon Pere . . . . .

CREMON.

Quoi ?

A C A N T E.

Je.....

C R E M O N *à part.*

Le tour feroit drôle;

Si.....

C A R L I N *courant à Acante.*

C'est un vrai contrat. Signés sur ma parole.

A C A N T E.

J'en mourrai de douleur; mais, je ne puis.

*Il rentre.*

## S C E N E V I I I.

C R E M O N , A L B E R T , C A R L I N ,  
L E N O T A I R E .C R E M O N *riant avec éclat.***H**E bien ?

Le voilà donc lui-même. Oh parbleu..... ce n'est rien.

Non. C'est moi qui me trompe. Eh, oui. C'est moi, vous  
di-je.

C'est moi qui me préviens.

C A R L I N .

Quel diable de vertige ?

C R E M O N .

C R E M O N.

Oh ! parbleu , pour le coup , vous n'en douterés plus ;  
Vous en êtes témoin.

C A R L I N.

Je demeure perclus ;

A L B E R T.

Ce que je vois ici passe toute croyance.

C R E M O N.

Non , piqués vous encor de vanter sa constance ;

A L B E R T.

Je suis , autant que vous , déconcerté , surpris ;  
Et je vous plains , Crémon , d'avoir un pareil fils.

L E N O T A I R E.

Quant à moi , je ferai , quand je devrois déplaire ;  
Une observation que je crois nécessaire ;  
Et je tiens pour certain qu'un pere ne doit pas  
Violenter son fils , dans un semblable cas.

C R E M O N.

Que dit-il ?

L E N O T A I R E.

Je conviens qu'une beauté divine  
Est bien propre à fixer : mais , le goût détermine ;  
Et comme il n'est point là de clause de six mois ,  
Il faut que le preneur soit libre dans son choix.

CREMON.

Eh lui demandé, ici, votre avis ?

LE NOTAIRE.

Les Parties,

Par l'Officier public, doivent être averties.

Et nous devons, parfois, réprimer les abus,

Et les obessions qui sont contre les Us.

CREMON.

Contre les Us. Fort bien ; que le diable t'emporte.

Il ne me falloit plus qu'un causeur de la sorte.

Bon soir. Et, s'il se peut, que l'on me laisse en paix.

*Albert qui s'étoit un peu écarté se retire  
de même que le Notaire & Carlin.*

~~~~~

## SCENE IX.

CREMON *seul.*

**L'**Impudence est portée à son dernier excès.

Voilà ton fils, Crémon ! Ton fils, est-il possible ?

Cet homme dur, sans foi, faux, incompréhensible à

Quelle sombre fureur, quel goût si dépravé

L'éloigne d'un objet d'un mérite achevé.

Oui, d'une jeune enfant belle, &amp; toute charmante,

Sur qui tombe bien mal cette injure sanglante.

Laissons à part, son bien, son nom, sa qualité.

Qu'on la voye un moment, on en est enchanté.

Que de graces ! des yeux tendres & pleins de flâme.

Un son de voix touchant qui perce jusqu'à l'ame.

Un petit air coquet , enfantin , délicat !

Un teint ! une taille ! une ... ah ! peste soit du fat.

Encore si j'avois , en semblable occurence ,

Un second fils qui pût réparer cette offense

Qui s'offrît d'épouser cet objet plein d'appas ? ....

Mais , non. Voyons Albert. Que faire en pareil cas ?

*Il entre chez Albert.*

*Fin du troisième Acte.*



ACTE QUATRIEME  
SCENE PREMIERE.

LISETTE *seule.*

Q Uand ma maîtresse veut devenir la victime  
D'un amour innocent qui lui paroît un crime,  
Dois-je rester tranquille, & la laisser mourir ?  
N'est-il pas un moyen qui peut la secourir ?  
Eh quoi ! vit-on jamais de Suivantes muettes,  
Et veux-je être aujourd'hui l'opprobre des Lisettes,  
Non, servons la. Parlons. Il est de mon honneur  
Que par un trait hardi, je fasse son bonheur,  
Acante hésite encor. La victoire balance,  
Un rien peut bien ou mal faire tourner la chance.  
Le Pere tout rêveur se proméne ici près.  
Tâchons dans son esprit de trouver quelque accès.  
Bon. Le voilà qui vient. Dévoilons le mystere.

SCENE II.

CREMON, LISETTE.

CREMON *sans voir Lisette.*

J E ne sçais où je vais, ni ce que je dois faire,  
Tant je suis accablé par cet événement.

Albert ne peut sortir de son étonnement,  
 Et nous nous regardons sans sçavoir que nous dire.  
 A trayers tout cela ; je me fonde, & j'admire  
 Quelle plaisante idée....

*Voyant Lisette lui faire des révérences.*

A qui donc ? Est-ce à nous ?

*Continuant.*

Ma foi, je crois qu'ici nous extravagons tous.  
 Oüais ! à me saluer cette fille s'obstine.

L I S E T T E.

Je vous suis inconnüe, à ce que j'imagine.

C R E M O N.

Je l'imagine aussi.

L I S E T T E.

Je sers, ici, Monsieur,  
 Une Dame de nom, riche, pleine d'honneur,  
 Voisine de Mélite, & de plus son amie.

C R E M O N.

Hé bien ?

L I S E T T E.

Je viens à vous. Trouvés bon, je vous prie,  
 Que je vous communique un fait particulier.  
 Ce qui se passe ici vous paroît singulier.  
 Vous blamés votre fils, vous le trouvés coupable.  
 Sa conduite est pour vous bizarre, inexplicable.

C R E M O N.

Oui, très-inexplicable.

L I S E T T E.

Oh ! vous l'expliquerez,  
Je l'espere, Monsieur : Quand, d'abord, vous sçaurés  
Que cette Dame riche, & digne qu'on l'estime,  
Ainsi que de Mérite, est son amie intime.

C R E M O N.

Son amie ?

L I S E T T E.

Oui : du moins, selon ce que j'ai vû :  
Je les crois fort unis. Ils m'ont toujours paru  
Vivre d'une façon entr'eux très-familier.  
Or l'on sçait qu'entre gens dont le sexe differe,  
Et sur tout, entre gens bien nés & bien appris,  
Familiarité n'engendre pas mépris.

C R E M O N.

Non. Que me dites-vous ?

L I S E T T E.,

C'est la verité pure.  
Et, pour vous en parler avec plus d'ouverture,  
Sçachés de moi, Monsieur, que jamais on ne vit  
Un accord plus parfait & de cœur & d'esprit.  
Je ne sçais dans quel tems ils ont fait connoissance,  
Ni comment dans leurs cœurs l'amour a pris naissance.  
Mais, ma Maîtresse étant retirée en ces lieux,  
Acante y vient souvent. Un démêlé fâcheux  
L'ayant, depuis deux mois, éloigné de la Ville.  
Il a d'abord, ici, fixé son domicile.

Contens, libres de soins dans cet heureux séjour,  
Ils n'ont jamais manqué de se voir un seul jour,  
L'instant qui les rassemble étant toujours trop rare;  
Trouvant toujours trop long l'instant qui les sépare.

J'ai, parfois, entendu leurs entretiens secrets,  
Que d'aimables transports ! que de tendres souhaits !  
Quelle conformité de desirs, de pensées !  
De leurs plaisirs présens, de leurs peines passées,  
Se faisant l'un à l'autre, un détail innocent,  
L'un est toujours touché de ce que l'autre sent.  
De leur société la douceur infinie,  
A qui n'aimeroit pas, en donneroit l'envie.  
Enfin s'aimans tous deux, & s'aimans à tel point  
Que, quoique vous tentiés, Monsieur, n'espérés point  
Que jamais votre fils à quelqu'autre s'unisse.  
Ce seroit exiger un trop dur sacrifice.  
Voilà ce que j'ai cru devoir vous confier.

## CREMON.

Ce fait, je vous l'avouë, est très-particulier.  
Oh, oh, oh. Mais la belle, étant si bien instruite,  
Nous débrouilleriés vous encor mieux sa conduite :  
Nous diriés vous pourquoi, la chose étant ainsi,  
Il demande Mélite, & fait l'Amant trahi ?

## LISETTE.

Helas ! que voulés vous, Monsieur, que je vous dise ?  
Le plus sage parfois peut faire une sottise.  
Vous scavés bien qu'il est de malheureux momens ;  
Et qu'un rien peut brouiller les plus parfaits Amans.  
Ce rien paroît un monstre. On s'aigrit, on s'offense.

Dans un jour de couroux , de méfintelligence ;  
 A Mérite , fans doute , il en aura conté.  
 On reçoit fon hommage , il fe voit écouté.  
 D'un côté , le dépit , la froideur continuë ;  
 De l'autre tout lui rit. Il parle , il s'infinuë.  
 Il fe croit libre , il forme un autre engagement.  
 Il va jufqu'à vouloir votre consentement.  
 Il l'obtient ; tout répond à cette tentative.  
 Tout n'y répond que trop. L'heure fatale arrive ;  
 Et c'est dans le moment de la conclufion  
 Qu'il fent renouveler toute fa paffion.  
 Il voit alors , il voit fa perte décidée.  
 Que faire ? Car enfin Mérite eft demandée.  
 Vous venés cimenter ce lien folemnel.  
 La foi , le point d'honneur , le refpect paternel  
 Dans fon cœur , quelque tems balancent fa tendrefse.  
 Mais peut-il fe réfoudre à tenir fa promeffe ,  
 De ce nouvel himen peut-il voir les apprêts ?  
 Quand il fent qu'il va perdre , & perdre pour jamais  
 Son espoir le plus cher , l'unique objet qu'il aime ,  
 Quand ma Maîtréffe en pleurs , lui reproche elle-même  
 Ce brusque procédé qu'elle ne conçoit pas ;  
 Quand cette trahifon doit caufér fon trépas :  
 Le peut-il , dites-moi ?

C R E M O N.

Voilà donc l'enclôieure !

Bon , je trouve mon homme en fort belle pofture.  
 Quel diable d'étourdi ! cette Dame , vraiment ,  
 A fujet de fe plaindre , & véritablement

Une

Une autre , en pareil cas , agiroit tout comme elle.

L I S E T T E.

Que peu de chose , hélas ! rend un homme infidèle !

C R E M O N.

Il suffit.

L I S E T T E.

Mais au moins....

C R E M O N.

Allés.

L I S E T T E.

Vous voudrés bien

Dans tout ceci , Monsieur , ne me commettre en rien.

C R E M O N.

Eh ! non.

L I S E T T E.

Quoique ce soit leur rendre un bon office ,  
Les Maîtres , bien souvent , prennent le benéfice ,  
Et pour le *décorum* punissent leurs Valets ,  
Sans regarder qu'ils sont les auteurs du succès.  
D'une bonne action je me verrois punie.

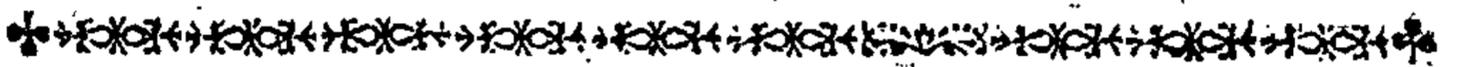
C R E M O N.

A votre égard , comptés sur le secret , ma mie.  
Vous avés fort bien fait. Seulement ayés soin  
Qu'on sçache où vous trouver , s'il en étoit besoin.

*Lisette rentre.*

K

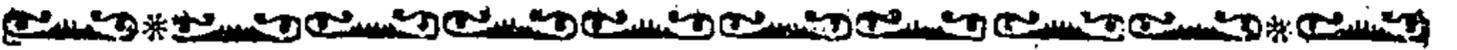
74 L'AMITIE RIVALE,



SCENE III.

CREMON *seul.*

**L**A cause est donc connue! & Mérite offensée  
Essuyra cet affront? Quoi! quelle est ma pensée?  
Il se mêle un desir qui revient, qui s'accroît.  
Voyons jusques au bout. Il faut... Albert paroît.  
Comment recevra-t-il cette étrange nouvelle?



SCENE IV.

ALBERT, CREMON.

ALBERT.

**C**ertes, ce n'est pas là ce que j'attendois d'elle.  
Je suis au désespoir. Ami je vous cherchois.

CREMON.

Hé bien, Albert, ce fils que, tantôt je blamois,  
Dont, tantôt, contre moi vous preniés la défense,  
Que vous avés depuis taxé d'extravagance;  
Cet homme inexplicable à la fin se comprend;  
Et lorsque vous sçaurés d'où la chose dépend,  
De sa part, vous verrés qu'il ne faut rien attendre.

ALBERT.

Je n'ai, je l'avourai, besoin de rien apprendre.

C O M E D I E.

75

Il s'est suffisamment fait connoître aujourd'hui ,  
 Et son dernier refus parle assez contre lui.  
 Mais ce qui m'interdit, & confond ma prudence,  
 Et ce dont, comme ami, je vous fais confiance,  
 C'est que Mélite marque, en cette occasion,  
 Bien plus d'étonnement que d'indignation.  
 Je vois qu'elle aime encore, & qu'elle ne peut croire.....

C R E M O N.

Oh ! dès qu'elle sçaura le fond de cette histoire,  
 Ce penchant généreux, ce reste de bonté  
 Sans doute va bien-tôt céder à la fierté.  
 Vous ne me croyés plus prévenu ni capable  
 De vous noircir mon fils quand il n'est point coupable.  
 Sçachés donc en deux mots, sçachés qu'aimant ailleurs,  
 Il vous a déguisé ses secretes ardeurs.  
 Dans un jour de dépit, dans une brouillerie,  
 Conduit par la fureur, & par l'étourderie  
 Aux pieds d'une beauté ravissante d'attraits  
 Il a feint un amour qu'il ne sentit jamais.

A L B E R T.

Il aime ailleurs ?

C R E M O N.

Aimer ! ce n'est pas assez dire.  
 Du mystère secret quelqu'un a sçu m'instruire,  
 Et suivant ce qui vient de m'être confié,  
 Par quelque engagement il faut qu'il soit lié.

A L B E R T.

Juste Ciel ! eh qui donc aime-t-il, je vous prie ?

K ij

C R E M O N.

Une Dame voisine, & qui se dit amie . . . . .

A L B E R T.

C'est Clarice.

C R E M O N.

Clarice ?

A L B E R T.

Il n'en faut point douter.

C R E M O N.

Par honneur il voudroit, envers vous, s'acquitter.  
Mais ce feu qui soudain renaît, se développe,  
Fait que le Damoiseau pâme, & tombe en syncope.

A L B E R T.

L'étroite liaison, qui les unit toujours,  
Ne confirme que trop un semblable discours.  
J'avois même déjà soupçonné ce mystère.  
Mais je ne croyois pas qu'il fût si téméraire  
Que de feindre un amour . . . . .

C R E M O N.

Je vous en vangerai.

Il vous le payera cher, ou bien je ne pourai.  
Mais, Albert, croyés moi, la perte est réparable.  
D'autres rechercheront cet objet adorable :  
Ma foi, ne prenés point la chose sur ce ton,  
Qu'aux pieds de son Astrée aille ce Céladon,  
Qu'il aille. Imités moi. Riés de l'avanture.

D'abord je déclamois contre son imposture.  
 Je m'attristois beaucoup; je m'en mocque à present;  
 Et tout ce que je vois me paroît très-plaisant,  
 Très-plaisant.

A L B E R T.

Que la vie est pleine de traverses!

C R E M O N.

Oui, la vie est sujette à des peines diverses.  
 Mais elle a ses plaisirs. A l'égard du chagrin,  
 Il le faut adoucir par un esprit benin,  
 Souple, enjoué, facile; une humeur libre & saine.  
 Et par ma foi, l'on n'a de plaisir & de peine  
 Que ce que l'on s'en fait. Pour vous prouver cela,  
 L'autre jour.... oh je veux vous dire celui-là.

A L B E R T.

Hé bien ?

C R E M O N.

J'eus l'autre jour une surprise aimable.  
 Un plaisir bien naïf.

A L B E R T.

Comment ?

C R E M O N.

bien agréable.

Je n'étois pas certain de l'âge que j'avois,  
 Et je croyois compter soixante ans bien complets.  
 Sur ce point, aussitôt, voulant me satisfaire,  
 Je pris, le croirés vous ? je pris mon Baptistaire.

Je vis que j'en ai que cinquante-cinq.

ALBERT.

mais

Vous êtes bien portant, & plus frais que jamais.

CREMON.

Vous voulés me flater.

ALBERT.

Et les gens de votre âge....

CREMON.

Quoi?

ALBERT.

Sont encor du monde.

CREMON.

Eh! mais sans badinage,

J'apprens que, tous les jours, de mes contemporains  
Pour se remarier sont encore assés vains.

Par exemple, aujourd'hui, la chose est chatoüilleuse.

Vous avés une nièce aimable, vertueuse;

Un étourdi l'offense, & lui manque de foi;

Je suis persuadé que bien d'autres que moi

Se rempliroient l'esprit de mille extravagances,

Concevraient là-dessus, de belles espérances,

Et vous diroient: Mon cher, mon ancien ami,

Qu'avec tant de plaisir je revois aujourd'hui.

Vous que j'ai tant connu, jadis, en Angleterre,

Vous dont l'affection, l'estime m'est si chere:

De mon traître de fils l'injurieux refus,  
Vous pique avec raison, & j'en suis tout confus :  
Mais je puis réparer une action si folle :  
Je puis, si vous voulés, acquitter sa parole.  
Oh ! ils vous le diroient. Que répondriés vous ?

A L B E R T.

Mais ....

C R E M O N.

Ne diriés vous pas que ces gens là sont fous.

A L B E R T

Pourquoi donc ?

C R E M O N.

Oh ! pourquoi ? Parlés avec franchise.

A L B E R T.

Je dirois franchement que, quoique très-soumise,  
Ma nièce, sur son choix, doit seule prononcer,  
Et que je ne puis pas là-dessus la forcer :  
Mais que je la croirois fort heureuse, & fort sage,  
De se déterminer pour un tel mariage.

C R E M O N.

Est-il possible, Albert ?

A L B E R T.

Oui, soyés en certain.

C R E M O N.

Vous avés toujours eu le jugement fort sain,  
Vous ! la conception claire, distincte, nette !

A L B E R T.

Oui , je l'y porterois, & je vous le répète.

C R E M O N.

C'est beaucoup que cela. Quiconque y prétendrait,  
De cette intention , très-fort , se prévaudrait.

A L B E R T.

Je voudrois qu'elle pût goûter le vrai mérite ,  
Et fuir des jeunes gens le langage hypocrite.

C R E M O N.

Pour que de certains soins eussent un certain prix,  
Il conviendrait , d'abord , qu'elle oubliât le fils.

A L B E R T.

C'est ce que sa raison devrait lui faire entendre.

C R E M O N.

C'est ce qu'on ne doit pas , probablement , attendre.

A L B E R T *prenant la main de Crémon:*

Si quelqu'un y pensoit bien sérieusement :  
On verroit , mais ceci veut du ménagement.

C R E M O N.

J'en conviens avec vous. L'affaire est délicate ,  
Cependant que sçait-on ? quelquefois on se flate.

A L B E R T.

Taisons nous , & pour cause.

SCENE



## S C E N E V.

M E L I T E , A L B E R T , C R E M O N .

A L B E R T à *Mélite.*

**A** Pprochés , approchés.

Venés , Mélite.

M E L I T E *regardant de côté & d'autre.*

Helas !

A L B E R T .

Celui que vous cherchés  
De vos tendres regrets , Mélite , n'est pas digne.  
Je vous le dis encor.

M E L I T E .

L'affront le plus insigne ,  
Le coup le plus mortel qu'on puisse recevoir ,  
M'étoient donc réservés ? Puis-je le concevoir ?  
Eh ! comment supposer une ame aussi parjure ,  
Dans celui qui fait voir une flâme aussi pure ?  
Non , Acante est fidèle. Un pouvoir inconnu  
Jusqu'ici , malgré lui , l'a toujours retenu.  
Il est trahi , contraint ; on a juré sa perte.

A L B E R T .

Ne vous en flatés pas. La cause est découverte.

L

82 L'AMITIE RIVALE;

MÉLITE.

La cause est découverte?

ALBERT.

Ayés plus de fierté.

Celui, que vous loués de sa fidélité,  
Ne vous aima jamais. Perdés en la mémoire.

MÉLITE.

Mais, se peut-il, Monsieur? ....

ALBERT.

Oui.

MÉLITE.

Je ne puis le croire.

CREMON *à Mélite qui paroît rêver,*  
*Et ne le point écouter.*

C'est donc à moi, Madame, à vous en assurer.  
Mais comment, devant vous, pourrai-je proférer  
Qu'on vous manque de foi, que vous êtes trahie?  
Se peut-il que mon sang jusqu'à ce point s'oublie?  
Je ne puis concevoir que vos rares appas  
Soient ainsi méprisés. . . . vous ne m'écoutez pas!

*Carlin vient tout doucement pendant qu'il parle  
se mettre à ses genoux, Et les embrasse.*

Ah! si vous connoissiez l'excès de son audace! . . . .  
Que me veut ce pendart?

## SCENE VI.

MELITE , ALBERT , CREMON ,  
CARLIN.

CARLIN.

**P**ardonnés-moi , de grace ;  
Si je vous interromps , je viens à vos genoux.  
Mon Maître jusqu'ici m'a trompé comme vous.  
Je quitte son parti : pour vous je l'abandonne.  
Vous êtes la candeur elle-même en personne.  
Oui , la candeur sans doute.

CREMON.

Ah ! le fourbe parfait !

CARLIN.

J'ai , je le sçais fort bien , l'air d'un mauvais sujet :  
Mais j'ai l'ame très-droite. Ennemi du caprice,  
Mon Ascendant me porte à suivre la justice.

CREMON,

Ne nous interromps plus. Va , va , retire toi.

CARLIN.

Sous votre bon plaisir , Monsieur , écoutez moi.  
Furieux , agité , mon pitoyable Maître,

84 L'AMITIE RIVALE,  
Pour la dernière fois, voudroit ici paroître.  
Il voudroit voir Madame.

CREMON.

Il est bien effronté!

CARLIN.

Accordés sa demande, ayés cette bonté.  
*à Albert.*

Et vous aussi, Monsieur, n'allés pas le contraindre,  
Car, entre nous, il est moins à blâmer qu'à plaindre.  
Quelque mal le tourmenté, & j'appréhende fort  
Que ce ne soit en lui, l'effet de quelque sort.

CREMON.

Oh! il n'en mourra pas. Va.

MELITE *à Albert.*

Si je vous suis chère,  
Ne me refusés pas la grace que j'espère.  
Permettés qu'un moment, il me puisse parler;  
Que son cœur devant moi, puisse se dévoiler,  
Et que la vérité me soit enfin connue.

ALBERT.

Je le veux, & bien-tôt vous serés convaincué....

CREMON *à Albert.*

Quoi donc, vous souffrirés?...

ALBERT.

Oui laissons le venir.

C O M E D I E.

Mélite m'en conjure, & veut l'entretenir.  
Elle peut s'éclaircir.

C R E M O N à *Albert.*

Pourquoi veut-il paroître ?

Quel peut être son but !

A L B E R T à *Crémon.*

Il veut faire connoître,

Sans doute, les raisons qu'il a de refuser.

Par politesse, il vient lui-même s'excuser.

Ne nous écartons point : pour peu qu'il se déguise,

Et qu'il ose tenter encor quelque surprise :

Bien informés des faits, nous le réprimerons.

C R E M O N.

Mais....

A L B E R T.

Laiſſés, vous dis-je, & nous y pourvoirons.

Il vient. Eloignons nous, un peu.

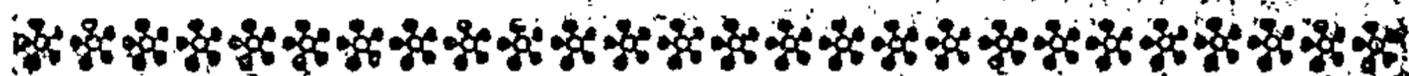
C A R L I N voyant venir *Acante.*

Sa frenésie,

Ce me semble, a changé sa phisionomie.

*Albert, Crémon & Carlin se retirent  
dans le fond du Théâtre.*





## SCENE VII.

A C A N T E , M E L I T E , A L B E R T  
 C R E M O N E T C A R L I N. *dans le*  
*fond du Théâtre.*

A C A N T E *sans voir ceux qui sont sur la Scène.*

**D**ieux ! quel aveuglement ! Malheureux , qu'ai-je fait ?  
 Puis-je cesser d'aimer ? Téméraire projet !

M E L I T E *à part.*

L'excès de la douleur me dit qu'il aime encore.

A C A N T E *ayant apperçu Mélite , &*  
*après s'être jetté à ses pieds.*

Est-ce vous que je vois , cher objet que j'adore ?

M E L I T E.

Où tendent ces transports ? sur quoi sont-ils fondés ?  
 Ah ! qu'ils s'accordent mal avec vos procédés.

A C A N T E.

Je ferois , je le sçais , des sermens inutiles.  
 Mes propos seroient vains , & mes plaintes stériles.  
 Vous possédés , sans doute , & mon cœur & ma foi ;  
 Mais de trop forts soupçons combattent contre moi.  
 Pour me justifier , pour les pouvoir détruire ,  
 Je n'ai qu'un seul moyen. Il faut donc vous instruire.

Des secrets déplaisirs qui troublent mon bonheur.

M É L I T E.

Que tardés vous ? parlés, & rassurés mon cœur.

A C A N T E *à part.*

Que vais-je faire ?

M É L I T E.

Eh ! quoi vous craignés de m'apprendre  
Ce qui vous justifie, & ce qui doit me rendre  
Tranquille, satisfaite, & toute à mon Amant ?  
Le tems presse, parlés : vous n'avez qu'un moment.  
Hé ! qui donc contre nous en secret se déclare ?  
Est-ce Albert, ou Crémon ? qui des deux nous sépare ?  
Se fait-on un plaisir de nous voir désunis ?

A C A N T E.

Ecoutez moi, Mélite. On doit pour ses amis,  
S'oublier, s'immoler, sacrifier sa vie.  
C'est une exacte loi qui doit être suivie.  
Moi, je trahis les miens ; & , dans l'instant je vais,  
Contre un devoir sacré, reveler leurs secrets.  
Seul je m'immolerois à cette loi suprême.  
Mais vous m'êtes cent fois, plus chere que moi-même ;  
Et vous sacrifier, ne m'est pas un devoir.

M É L I T E.

Un semblable discours ne se peut concevoir ;  
Ce silence affecté me devient un supplice.  
Cher Acante, parlés.

## L'AMITIE RIVALE,

A C A N T E.

Vous connoissés Clarice.

M E L I T E.

Clarice ? hé bien !

A C A N T E.

Son cœur , prompt à se révolter ;  
 Renferme un feu secret qu'elle ne peut dompter.  
 Cette amie , au moment que j'obtiens ma conquête ,  
 Se meurt , gémit des nœuds que le sort nous aprête.

M E L I T E.

Quoi , Clarice vous aime ? Ah ! je cherchois pourquoi  
 Elle marque aujourd'hui tant de froideur pour moi.  
 Je ne m'étonne plus . . . .

A C A N T E.

Vous sçavés quelle estime  
 Pour elle , j'eus toujours. Voilà d'où part mon crime.  
 Aux respectables droits d'une longue amitié ,  
 S'est jointe , dans mon cœur une juste pitié ,  
 Je l'ai vûë expirante. Osai-je vous le dire !  
 Touché , déconcerté , confus de son martyre ,  
 Oui , j'ai pû balancer , ma raison a fléchi.  
 Mais d'un respect fatal , pleinement affranchi ,  
 Je viens . . . .

M E L I T E.

N'en dites pas , Acante , davantage.

A C A N T E.

Je vous le sacrifie.

MELITE.

C O M E D I E .

87

M E L I T E .

Ah ! quittés ce langage.

A C A N T E .

Quoi ! pourriés vous douter ? . . . . Ah ! le moindre délai ;  
La moindre incertitude est un crime , il est vrai :  
Mais mon pardon m'est dû , Madame ; je l'implore .  
Et si j'ai balancé . . . .

M E L I T E .

Vous balancés encore.

A C A N T E .

Quelle injustice ! ô Dieux !

M E L I T E .

Ingrat , c'en est assés ;  
A cacher votre amour , envain , vous vous forcés.  
Elle aime , & vous aimés. Seroit-il bien possibl  
Qu'un vain titre d'ami vous rendît si sensible ?

A C A N T E .

Quoi ! vous me blamerés ? . . .

M E L I T E .

Si vous n'étiés épris ;  
Ingrat , des mêmes feux dont son cœur est surpris :  
Si les mêmes ardeurs ne captivoient votre ame :  
Que vous importeroient & Clarice & sa flâme ?  
Quoi donc ? haïriés-vous ceux que vous ménagés ?

M

50 L'AMITIE RIVALE,  
Perfide, aimeriez vous ceux que vous outragés ?  
Qui le croira jamais ? Pourquoi, par quel caprice,  
D'un cœur, déjà donné, m'offrir le sacrifice ?  
Par quel foible motif, par quel frivole égard  
Redoubler des sermens échapés au hazard ?  
Pourquoi même, à l'instant, plein d'une autre tendresse,  
Devant moi, montrés-vous une fausse tristesse ?  
Quel bizarre dessein ! Je lis dans votre cœur.  
Vous espérez, par-là, sortir avec honneur,  
De ces seconds liens que forma l'inconstance,  
Et jouir des premiers, avec plus d'assurance.  
Vous êtes dégagé, je vous rends votre foi.  
Allés, ne paroissés de vos jours, devant moi.  
Je le justifiois. Quelle étoit ma foiblesse !

A C A N T E.

Le croirai-je ? Est-ce à moi que ce discours s'adresse ?  
Je vais jusqu'à trahir les secrets les plus chers.  
Je crois, par cet aveu, me sauver, je me perds.  
Quand je dois vous toucher, votre haine m'accable.  
Mélite y pensés vous ? seriez vous implacable ?  
Hé, quoi donc ! l'amitié n'a-t-elle pas ses droits ?

M E L I T E.

Elle a ses droits sans doute ; & si je vous en crois,  
L'Amour n'a plus les siens, & n'est rien auprès d'elle.  
L'amitié prend chés vous une forme nouvelle.  
Le détour est grossier. L'amitié, selon vous  
Doit animer nos cœurs des transports les plus doux.  
Elle offre des liens parfaits, constans, durables ;

COMÉDIE.

21

A la vie, à l'honneur des liens préférables.  
L'autre est un sentiment foible, momentané,  
D'irrésolution sans cesse accompagné ;  
Qui permet le mépris, la trahison, l'outrage  
Envers le triste objet avec qui l'on s'engage.  
Je dirois, si j'avois, encore, quelque ardeur,  
Soyés donc mon ami, puisque dans votre cœur  
La puissance de l'une est sur l'autre usurpée.

A C A N T E.

Jusques à cet excès vous voir préoccupée !  
Mélite, tout espoir est-il perdu pour moi ?

*A L B E R T qui s'est rapproché avec Crémon & Carlin.*

Quel est-il votre espoir ?

A C A N T E.

Ah ! qu'est-ce que je voi ?

C R E M O N.

Oui, que prétendés vous ?

A L B E R T.

Laiisés là l'artifice.

En trompant cet espoir, elle vous rend service.  
Nous sçavons tout, Monsieur, ne vous déguisés plus,  
Des égards plus outrés deviendroient superflus.

C R E M O N *riant.*

L'amitié ! comme a dit fort bien Mademoiselle,  
Le détour est plaisant & l'excuse nouvelle.

M i j

91 L'AMITIE RIVALE.

Je l'ai bien entendu. L'amitié ! l'amitié !  
Va mon pauvre garçon , ma foi , tu fais pitié.

ALBERT.

Vous avés désiré de voir encor Mérite.  
Votre honneur l'exigeoit ; mais ce soin vous acquite.  
A faire l'impossible on ne vous contraint pas.  
Nous sçavons bien , Monsieur , quel est votre embarras.  
Outre que l'on n'est point maître de sa tendresse ,  
Vous vous êtes , dit-on , engagé par promesse.

ACANTE *avec vivacité.*

Moi , Monsieur ?

CREMON.

Oh ! tout doux , ne faites point ici . . . .

Jusqu'à quand , croyés vous nous amuser ainsi ?  
Parbleu , c'est à la fin , nous prendre pour des busés.  
On vous dit qu'on veut bien recevoir vos excuses ,  
Que vous pouvez aimer qui bon vous semblera.  
Bien plus , dans vos desseins , on vous secondera ,  
S'il le faut : Mais quittés ces détours inutiles.  
Croyés moi , finissés , & laissés nous tranquilles.

CARLIN.

A deux , tout à la fois , vouloir se destiner  
Par principe d'honneur ; c'est beaucoup raffiner !

ACANTE.

Comment puis-je tenir contre tant d'adversaires ?  
Comment puis-je appaiser des destins si contraires ?  
Amitié , que l'on dit être un bienfait du Ciel ,

COMEDIE.

53

Je l'avourai , tu m'es un présent bien cruel.

*Il rentre.*

CARLIN *le suivant.*

Il n'en démordra pas.



SCENE VIII.

MELITE, ALBERT, CREMON.

ALBERT.

**I**L soutient la gageure ;  
Et fait tout ce qu'il peut pour colorer l'injure.  
Entre nous , je ne puis l'en blamer. Mais enfin  
On vous dit vrai , Mélite : il n'est que trop certain  
Qu'il adore Clarice ; & dans une querelle . . . . .

MÉLITE.

L'imposteur !

CREMON.

Je voulois dire à Mademoiselle ;  
Je lui voulois conter le tout , de point en point ;  
Mais un air trop distrait . . . . .

ALBERT *à Mélite.*

Ne vous affligés point.  
S'il est des imposteurs , des cœurs faux & volages :  
Il en est de constans. Il est des hommes sages  
Qui , plus judicieux , plus fortement épris ,  
De ce que vous valés connoîtront tout le prix ,

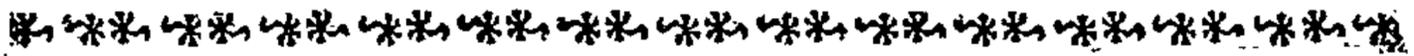
M iij

94. L'AMITIE RIVALE.  
Et pourront vous venger de l'aventure étrange.  
Qui vient . . . .

MELITE.

Helas ! pourquoi faut-il que je me venge ?

*Elle rentre.*



## SCENE IX.

ALBERT, CREMON.

ALBERT.

**T**out a fort bien tourné.

CREMON.

Fort bien. Oui. Cependant  
Il semble qu'elle ait peine à vaincre son penchant.

ALBERT.

J'en convien. Pour finir une certaine affaire,  
Et pour son propre bien, il seroit nécessaire  
Qu'Acante, de son cœur, fût banni tout à fait.

CREMON.

Oui.

ALBERT.

Ce reste d'amour, ce courroux imparfait  
Lui vient de n'être pas assés persuadée.

CREMON.

Elle devroit bien l'être.

ALBERT.

Il me vient une idée.

Vous consentiriez donc, que votre fils s'unît  
A Clarice ?

C R E M O N.

Oh ! sans doute.

A L B E R T.

Elle est femme d'esprit.

Personne ne peut mieux, ici, lui faire entendre  
Que sur le cœur d'Acante on n'a rien à prétendre,  
Pour la faire rougir de ses vaines ardeurs,  
Elle peut employer de très-fortes couleurs.  
Entr'elles, il faudroit lier une entrevûë.

C R E M O N.

Une fille, qu'ici secretement j'ai vûë,  
Appartient à Clarice. On pourroit s'en servir.

A L B E R T.

Cherchés un prompt moyen qui puisse la guérir.

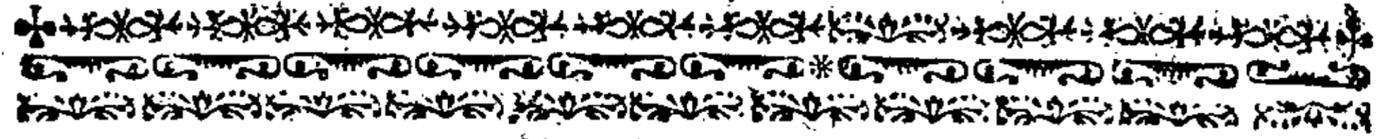
C R E M O N.

Voyés. Moi, là-dessus, je n'entens point finesse.  
Je comptois marier mon fils à votre Nièce.  
Je venois pour conclure. Il biaise, il s'en défend.  
Je suis, dis-je, en cela, simple comme un enfant.  
Vous pouvés élever, tailler, rogner, détruire.  
Par vous, aveuglément, je me laisse conduire.

*Ils rentrent.*

*Fin du quatrième Acte.*

DE L'AMITIE RIVALE;



ACTE CINQUIEME

SCENE PREMIERE.

LISETTE, CARLIN.

CARLIN.

**T**U fors de chés Albert. Je veux scavoir pourquoi,  
Et par quelle raison....

LISETTE.

Mon enfant, laisse moi.

CARLIN.

Quoi! tu voudrois trancher de la misterieuse?

LISETTE.

L'affaire, dont je traite, est assés sérieuse.  
Respecte moi l'ami. Mesure tes discours.  
Telle que tu me vois, à force de détours,  
D'expédiens, de soins, de courses, de voyages;  
Je compte dans l'instant, faire deux mariages.

CARLIN.

Deux! Et comment cela?

LISETTE.

L'himen est résolu  
Entre Acante & Clarice; on le tient pour conclu.

A l'égard de Mélite, on a sçu la fourmètre.  
 Son oncle l'a gagnée. Elle vient de promettre  
 D'accepter un parti qui doit se présenter  
 Qui doit, dans le moment, ici se transporter.

CARLIN.

Quel est donc ce parti ?

LISETTE.

Je ne sçais. Il n'importe.  
 Le dépit, dans son cœur, sur le penchant l'emporte.  
 Elle a promis. Mais, comme on souhaiteroit fort  
 Qu'au moment décisif, chacun parût d'accord,  
 Comme on voudroit que tout se fit de bonne grace,  
 Et que l'on craint encor, que la belle ne fasse  
 Devant l'époux futur quelque difficulté ;  
 On a tenu conseil. Il en est résulté  
 Que Clarice, en secret, verroit la Demoiselle,  
 Lui parleroit, viendroit conférer avec elle,  
 Sçauroit par ses discours, la mettre à la raison,  
 Et prendroit, en un mot, soin de sa guérison.  
 En effet, ma Maîtresse étant première en date,  
 Mélite doit chasser l'espoir vain qui la flate.  
 On se broüille. Un Amant se dérange par fois :  
 Mais une femme sçait revendiquer ses droits.

CARLIN.

S'ils sont fondés, il faut que justice soit faite.

LISETTE.

Ma Maîtresse, pourtant, cherchoit une-défaite.

N

98 L'AMITIE RIVALE,

Elle hésitoit d'abord, & m'a représenté  
Qu'elle n'entendoit pas forcer leur liberté :  
Cela lui répugnoit. Mais, d'un si sot scrupule,  
Elle a, par mon moyen, senti le ridicule,  
D'autant que sa Rivale acceptoit un parti  
Qu'on dit avantageux. Bref, elle a consenti.  
De ce consentement j'ai porté la nouvelle,  
J'ai couru, je reviens, je retourne chés elle.  
Mélite dans l'instant doit se trouver ici,  
Et je vais avoir soin qu'elle s'y trouve aussi.

CARLIN.

C'est fort bien. Cependant notre amoureux s'écrie,  
Que s'il perd sa Mélite, il en perdra la vie :  
Il jure ses grands Dieux.....

LISETTE.

Hé ! s'il aimoit si fort  
De douleur, à présent, il devroit être mort,  
Puisqu'il a son congé.

CARLIN.

Peste ! tu vas bien vite.  
Oh ! de l'événement, il prétend voir la suite,  
Avant que d'employer un remède aussi vif.  
Mais il proteste.....

LISETTE.

Enfin dis moi donc quel motif,  
Quel vertigo l'oblige à tenir ce langage.  
Il a beau protester qu'un autre nœud l'engage,

N'aime-t-il pas Clarice ?

C A R L I N.

Oui, lui-même en convient.

L I S E T T E.

Eh ! que lui faut-il donc ? ce qu'il aime, il l'obtient.

C A R L I N.

Oui, mais il esperoit, dans sa bonne fortune,  
Les avoir toutes deux, il n'en épouse qu'une ;  
Cela fait de la peine.

L I S E T T E.

Adieu, car avec toi

Je perds mon temps.

C A R L I N.

Ecoute, écoute.

L I S E T T E.

Hé bien ?

C A R L I N *l'amenant jusques sur le  
bord de Theatre.*

Je croi

Que nous nous aimons. Nous ?

L I S E T T E. *s'en allant.*

Bon.

C A R L I N.

Mais vraiment mon Maître

N ij

Epousant ta Maîtresse, il faudra bien, peut-être,  
Que je t'épouse aussi.

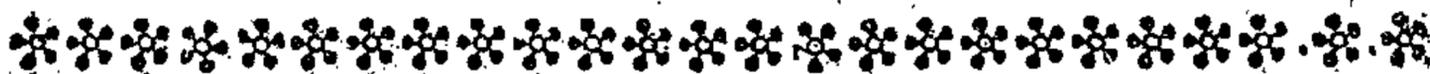
*Lisette rentre chez Clarice.*



## SCENE II.

CARLIN *seul.*

**J**E doute franchement  
Qu'il soit bien satisfait de cet arrangement.  
Il me paroît toujours frappé de sa disgrâce.  
Et je suis commandé pour voir ce qui se passe.  
Pendant qu'il réfléchit, & maudit les Destins,  
Deux Rivales, ici, vont en venir aux mains.  
Au combat, par l'amour, elles sont animées.....  
J'entens, je crois, du bruit. On vient. Oui, les armées  
Sont en présence. On voit éclater dans leurs yeux  
La haine, le dépit, les transports furieux.  
Voici le premier choc.



## SCENE III.

CLARICE & MELITE *sont sorties en même tems,  
l'une, & l'autre de chés elles, & se font la révérence.*

CARLIN.

CLARICE *à Mélite.*

**L**A rencontre est heureuse!

C O M E D I E.

102

M E L I T E.

Très-heureuse, Madame.

C A R L I N *à part.*

Oui.

C L A R I C E.

Je suis bien honteuse  
D'avoir été si lente à remplir mon devoir.

M E L I T E.

Vos soins les plus pressans ne sont pas de me voir.

C A R L I N *à part.*

Cela va bien. Avant que Carlin se retire,  
Mesdames, auriez vous quelque chose à lui dire  
Pour son Maître ? Cela se pourroit par hazard.

M E L I T E.

Quant à moi, vous pouvés lui dire de ma part,  
Que toute ma colére est à présent éteinte.  
Qu'il peut se présenter, & me voir sans contrainte.  
Que ce seroit à tort qu'il craindroit mon couroux,  
Que j'ai pris mon parti.

C A R L I N.

Fort bien, Madame. Et vous ?

C L A R I C E.

Que je suis offensée autant que je dois l'être,  
Des divers sentimens qu'il a trop fait paroître.

N iij

102 L'AMITIE RIVALE.

Que, quoiqu'il ait pû voir, il n'est aucune loi  
Qui doive nous porter à trahir notre foi,

CARLIN.

De vos derniers arrêts, je vais lui rendre compte.

*Il rentre.*

~~~~~

## SCENE IV.

CLARICE, MELITE.

MELITE.

**C**'Est à vous offenser vous montrer un peu prompte,  
C'est être trop injuste. Il faut en convenir,  
Madame. Vous devriés du moins, vous souvenir  
Des pas qu'auprès de moi le dépit lui fit faire.  
Une telle démarche, un trait si téméraire  
Paroissoit exiger quelques soins de sa part,  
Et vous lui reprochés jusques au moindre égard.  
Vous m'obligés pourtant. Continués, Madame,  
Et faites moi rougir d'une indiscrete flame.  
Mais moderés l'excès d'un mouvement jaloux,  
Vous allés triompher, il sera votre époux.

CLARICE.

Vous désespérés bien du pouvoir de vos charmes.

MELITE.

Vous scavés l'emporter sur de si foibles armes.

C O M E D I E.

103

C L A R I C E.

Vous marqués bien du feu, j'espere l'appaifer.  
Mon Epoux ! un seul mot va vous tranquilliser.  
Il ne le fera point ; & s'il désiroit l'être,  
On me verroit, moi-même, alors, le méconnoître.

M E L I T E.

J'ignore vos projets : mais je proteste bien  
Devant vous, que jamais il ne sera le mien.

C L A R I C E.

Pour vous le garantir, pour vous en rendre sûre,  
J'en fais ici serment.

M E L I T E.

Et comme vous, je jure . . . .

C L A R I C E.

N'achevés point, Madame. Osés vous prononcer  
Un vœu frivole auquel il faudroit renoncer.  
Pour lui vous ressentés une juste tendresse.  
Pour lui j'ai laissé voir des momens de foiblesse.  
Un seul point nous distingue, & diffère entre nous.  
Nous l'aimons toutes deux, mais il n'aime que vous.

M E L I T E.

Vous m'étonnés, sans doute, & je ne puis comprendre . . . .

C L A R I C E.

Je prétens vous convaincre & non pas vous surprendre.  
Je compte ne pas faire un inutile effort.

Ma raison m'est rendüe , & peut-être le sort  
 M'en laissera jouïr assés pour vous résoudre  
 A rappeler Acante, à l'aimer , à l'absoudre.  
 Pour ma foible raison, devant lui, je craindrois ;  
 Mais enfin , devant vous , je ne vois que vos droits.  
 L'occasion n'est plus , dans ce moment , à craindre.  
 Il rallume mes feux. Vous les sçavés éteindre.  
 Je goûte un plein repos , & quant à l'avenir ,  
 Votre himen décidé sçaura m'y maintenir.  
 J'ai crû jusqu'aujourd'hui n'être que son amie ,  
 J'étois donc son Amante , & mon cœur m'a trahie.  
 Mais , bien loin d'imiter ce fatal changement ,  
 Il est ami parfait , & toujours votre Amant.

## M E L I T E.

Je vois , j'admire en vous , un trait de grandeur d'ame.  
 Mais , je l'ai déjà dit. Il n'est plus tems , Madame.  
 Je viens de m'engager. D'ailleurs , vous avourés  
 Qu'on peut croire douteux ce que vous assurés.  
 Comment , ayant pour vous cette amitié parfaite ,  
 Comment n'êtes vous pas le seul bien qu'il souhaite ?  
 Il a pû , pour répondre à mes objections ,  
 Chercher à m'ébloüir par ces distinctions.  
 J'y consens. Mais pour vous . . . .

## C L A R I C E.

S'il sçavoit moins vous plaire,  
 Et qu'on n'eût pas pris soin d'aigrir votre colére ,  
 Vous n'auriés point été si prompte à le blâmer.  
 Il peut en même tems, me plaindre, & vous aimer.

Qui

Oui, vous en conviendrés. Cet accord est possible.  
Hé quoi ! s'il n'étoit pas généreux, & sensible,  
Mériteroit-il donc d'obtenir votre main ?

M E L I T E

J'ignore encore un coup quel est votre dessein ?

C L A R I C E.

Il faut qu'un nœud constant, dès ce jour, vous unisse,  
Il faut le mieux connoître, il faut rendre justice,  
A ce sincère Amant faussement accusé.  
On vous abuse ici, tout vous est déguisé ;  
Mais par bonheur le Ciel permet que je vous voye,  
Il venoit dans mon sein, verser toute sa joye.  
Charmé de voir Crémon consentir à ses vœux,  
Il venoit m'informer de ce succès heureux.  
Dans l'instant, j'ai senti que, par cette nouvelle,  
Il portoit à mon cœur, une atteinte cruelle.  
Il s'en est apperçu. Mon secret échapé  
Auroit surpris tout autre, & d'abord l'a frapé.  
Mais, il s'étoit remis d'une telle surprise,  
Et couroit au seul bien dont son ame est éprise :  
Quand un trouble indiscret, pour la seconde fois...  
Faut-il que vous sçachiés ce détail par ma voix ?  
Daignés me l'épargner. Faites vous une image  
Des plaintes, des transports que sçait mettre en usage  
Une Amante outragée, & qui perd tout espoir,  
Vous en concevrés moins que je n'en ai fait voir.  
Il a frémi, sans doute, en voyant ma foiblesse,  
Il a paru saisi d'une amère tristesse ;  
Eh ! Madame, après tout, ne me devoit-il rien ?

O

Cet amour , cependant , n'a point fait tort au sien.  
 S'il balance un moment par quelque peu d'estime ,  
 Ce moment de délai , bien-tôt , lui semble un crime ,  
 Bien-tôt , il vient pleurer sa faute à vos genoux ,  
 Et vous osés porter votre injuste courroux  
 Jusques à décider qu'il est incompatible  
 D'être fidèle Amant , & d'être ami sensible ?  
 Hélas ! il m'a donné quelques légers soupirs ;  
 Il vous a réservé les plus tendres desirs.  
 Enfin , il s'est montré , tout à la fois , aimable ,  
 Constant , passionné , généreux , équitable :  
 Et c'est lui cependant , c'est lui que dans ces lieux ,  
 On accable des noms les plus injurieux.  
 Ah ! Je ne verrai point ce traitement barbare.  
 Non , j'aurai dissipé l'erreur qui vous sépare.  
 Il sera votre Epoux , vous me le promettrés.  
 Puisqu'il est innocent , vous le justifiés.  
 Ou , par grace , avec lui vous serés réunie ,  
 Si c'est un crime , enfin , que de plaindre une amie.

M É L I T E.

Claricè , se peut-il ?....

C L A R I C E.

Mélite , rendés vous.

*Elles s'embrassent.*

M É L I T E.

Le soin que vous prenés m'est , sans doute , bien doux.  
 Et je cède aux raisons dont vous daignés m'instruire.

Mais que je vois encor d'obstacles à détruire!

C L A R I C E.

Qu'auriés vous donc à craindre?

M E L I T E.

Acante est innocent.

Et pour lui, j'ai fait voir un courroux offensant.

Daignera-t-il reprendre une importune chaîne?

C L A R I C E.

Vous l'avez offensé, mais c'est par votre haine.

Vous le satisferés bien-tôt par votre amour.

M E L I T E.

On vient de décider qu'avant la fin du jour

Avec un autre Epoux, je serois engagée.

C L A R I C E.

On a cru qu'il falloit que vous fussiés vengée.

Le projet se détruit par sa fidélité.

M E L I T E.

Albert peut se servir de son autorité.

Et Crémon, qui sembloit approuver cette affaire,

Peut avoir à présent un dessein tout contraire.

C L A R I C E.

Vous sçaurés les toucher. Enfin consultés vous.

En hésitant, songés que vous nous perdés tous.

Je viens vous éclairer. Accomplissés le reste,

Ou tout ceci n'aura qu'une suite funeste.

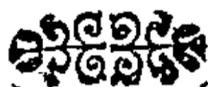
Acante vous adore , il n'est que trop certain  
 Qu'il mourra de douleur , s'il n'obtient votre main.  
 Vous l'aimés. Et , sçachant qu'il n'étoit point coupable ,  
 Sa perte vous rendra , sans doute inconsolable.  
 Pour moi : qui ne puis pas supporter les remords ,  
 Si je n'ai rien gagné , malgré tous mes efforts ,  
 De vos désunions si ma faute est suivie ,  
 Ce triste événement me coutera la vie.  
 Voyés. Voila les maux que vous allés causer.  
 Refusés donc l'Epoux qu'on veut vous proposer.  
 Reclamés votre Amant. Publiés sa constance.  
 La pudeur s'enhardit en servant l'innocence.  
 Reprenés votre joie ; & représentés vous  
 Qu'Acante est seul , ici , digne du nom d'époux.  
 D'ailleurs, pour mieux sçavoir que c'est vous qu'il adore.  
 Et si vous conservés quelque scrupule encore :  
 Il peut ici paroître & nous voir toutes deux.  
 Vous connoîtrés d'abord , où tendent tous ses vœux.  
 Il vient ; dissimulés , instruisés vous vous même.  
 Voyés si c'est Clarice , ou Mélite qu'il aime.

M É L I T E *à part.*

Raison ne trouble plus une trop juste ardeur !

C L A R I C E *à part.*

Raison , secoure moi , triomphe de mon cœur.



\*\*\*\*\*

SCENE V.

ACANTE *suivi de CARLIN qui ne s'approche pas*  
CLARICE, MELITE.

ACANTE *à Mélite.*

**P**ermettés moi deux mots. Dites-moi, je vous prie.  
Est-il bien vrai, qu'ici, ce soir, on vous marie.

MELITE.

Il est vrai qu'un époux m'est ici destiné.

ACANTE.

Puis-je sçavoir quel est ce mortel fortuné ?

MELITE.

Je ne puis pas encore là-dessus vous instruire.

ACANTE.

Ne vous contraignés point. Jen'ai plus rien à dire.

*A Clarice en se retirant.*

Pour vous, j'ai crû, Madame.....



\*\*\*\*\*

## SCENE VI.

L I S E T T E , A C A N T E , C L A R I C E ,

M E L I T E , C A R L I N .

L I S E T T E *au fond du Theatre.*

**I**L faut brusquer ceci.  
Il pourroit tout gâter.

*haut.*

Albert m'envoie ici.

Il voudroit bien sçavoir, avant que l'on s'assemble,  
Si vous n'avez plus rien à discuter ensemble.

C L A R I C E .

Vous pouvés annoncer que nous sommes d'accord,  
*à part.*

Voyons l'évenement.

L I S E T T E .

Allons; mais quelqu'un sort.  
Je n'irai pas bien loin. Notre monde s'avance.

\*\*\*\*\*

## SCENE VII.

A L B E R T , C R E M O N , L E N O T A I R E ,

*Et les précédens.*

L E N O T A I R E , *à Crémon.*

**I**L faut, dis-je traiter, avec plus de décence,  
Un Officier public. Comment donc? dédaigner

COMÉDIE.

111

Un avis qu'en passant, je crois devoir donner ?  
Comme si ce qu'on dit étoit du verbiage.

CREMON.

Tout cela se payra par un bon mariage ;  
Monsieur le Garde-Note.

*ACANTE allant s'appuyer sur son  
Valet qui est un peu éloigné.*

Ah ! je vois son projet !

ALBERT à Crémon.

Mélite fait paroître un air moins inquiet.

*haut.*

Monsieur, voila Clarice.

CREMON à Clarice.

Ah ! trouvés bon, Madame ;

Que j'approuve mon fils dans le choix de sa flame.

Ce que l'on dit de vous est trop avantageux

Pour ne pas l'applaudir, & l'estimer heureux.

Sa foi vous étoit dûë, & vous n'êtes point faite

Pour ....

CLARICE.

J'ai pour votre fils une estime parfaite,

Monsieur. Il n'a pas lieu de me mésestimer.

Mais jusques à la fin, j'ai peine à présumer ;

Je doute que ce soit pour moi qu'il se déclare.

CREMON.

Comment ? Se pourroit-il qu'un point d'honneur bizarre  
L'intimidât encore ? Il se moqueroit bien.

112 L'AMITIE RIVALE;

Ces affectations ne servent plus à rien.

Puisque pour d'autres nœuds Madame est destinée.

A L B E R T à Clarice.

Oui, Mérite a promis, sa parole est donnée.

*plus bas.*

Vous n'avez pas dû nuire..... en un mot dans l'instant,

Je compte bien qu'ici, chacun sera content.

C L A R I C E.

Comptés vous, pour beaucoup une telle promesse?

Et de son propre cœur est-elle bien maîtresse?

A L B E R T.

Son cœur à mes desseins a paru très-soumis.

C R E M O N.

Pour moi, je suis témoin que Madame a promis.

M E L I T E avec timidité, & en regardant  
Clarice qui la rassure par un regard.

Si dans un pareil cas ma parole m'engage,

Il faudra la tenir.

A L B E R T.

Quel est donc ce langage?

C'est la raison qui doit vous engager le plus.

C'est le chagrin d'avoir essuyé des refus.

C'est l'espoir de trouver un parti très-sortable,

Très-digne de vous plaire, & très-recommandable.

C R E M O N à part.

Que de mystère!

M E L I T E.

Avant que l'himen se conclût,

Je

C O M E D I E.

Je pense que , du moins , il faudroit qu'il parût.

C R E M O N *à part.*

Tout doux.

A L B E R T.

A se montrer , si vous trouvés qu'il tarde ,  
Il paroîtra bien-tôt.

C R E M O N *bas à Albert.*

Eh non pas. Prenés garde . . . .  
Qu'est-ce que tout ceci ?

A L B E R T.

D'avance , je répons  
Que pour vous il aura de très-dignes façons.  
Qu'il est tendre , constant.

M E L I T E.

Ah ! sans qu'il se présente ,  
Je le crois moins constant , & moins tendre qu'Acante.

A L B E R T.

Acante ?

C R E M O N.

Acante ?

L I S E T T E.

Quoi ? . . . .

A C A N T E.

Que dit-elle , Carlin ?

C A R L I N.

Je crains de me tromper.

LI4 L'AMITIE RIVALE,

ALBERT.

Quel changement soudain ?

CREMON à part.

Où m'allois-je fouirer ?

ACANTE.

Me justifieroit-elle ?

LE NOTAIRE de son siège.

Allons. Est-on d'accord ?

ALBERT.

Je crois, Mademoiselle

Que vous n'y pensés pas.

MÉLITE.

Vous voulés, je le voi,  
Vous servir du pouvoir que vous avés sur moi.

CREMON à part.

Quel caprice éternel !

ALBERT à Mérite.

Non ; mais quelle apparence  
Que vous parliés d'Acante après l'expérience....

CREMON à Mérite.

Je n'ose point ici vous rien représenter,  
Mais....

ALBERT.

Vous ne devés pas, je crois, le regretter.

C O M É D I E.

CREMON à *Mélite.*

Je n'ai point sûrement d'intérêt dans la chose...

A L B E R T.

Acceptés, croyés moi, celui que je propose ;  
Ou vous risqués beaucoup. Je vous en avertis.

A C A N T E *s'étant rapproché.*

Mélite ? . . .

A L B E R T.

Outre qu'Acante a fait voir un mépris,  
Dont personnellement on a lieu de se plaindre :  
Les jeunes gens, en tout, ont des retours à craindre.

A C A N T E.

Mélite ?

M É L I T E à *Albert.*

De mon sort, vous pouvés disposer.  
A l'himen de son fils Monsieur peut s'opposer.  
Mais pour moi, loin de craindre un si mauvais augure,  
D'accord avec mon cœur, ma raison me rassure.  
S'il faut que de mon choix vous soyés éclaircis :  
C'est Acante, en un mot, c'est lui que je choisís.

A C A N T E.

Est-il bien vrai, Mélite ? Ah ! le feu qui m'anime . . .  
Ma voix . . . ce que je sens, que mon transport l'exprimé.

C A R L I N *courant au Notaire.*

Allons. Réveillés vous, il faut instrumenter.

CREMON *à part.*

J'aurois eu bonne grâce à m'aller présenter.

CARLIN *revenant du côté de Crémone.*

En ce cas-là, Monsieur, il me semble inutile  
Que l'autre époux paroisse; il peut rester tranquille.

CREMON.

Il le peut en effet.

ACANTE.

Helas!... Mais dites-moi.

Daignés me révéler, Madame, à qui je doi.  
Cet heureux changement que je n'osois attendre.

ALBERT.

Oui, pourroit-on, sçavoir ce qui vous fait vous rendre  
Avec tant d'assurance, & tant de fermeté?

MELITE.

C'est l'effet d'un conseil dicté par l'équité.  
C'est ce qu'a dû produire un discours sans réplique,  
Un noble empressement, un dessein héroïque  
De sauver un ami que l'on croyoit perdu.  
C'est à Madame, enfin, que ce retour est dû.

ACANTE.

O vertu sans égale! ô genereuse amie!

LE NOTAIRE *se rapprochant du côté d'Acante*  
*d'un air riant.*

Vous aviés fait paroître un peu d'antipathie.

Mais votre pere parle , & vous vous soumettés.  
 Vous voulés , en bon fils , suivre ses volontés.  
 Il vous en tiendra compte. On sçait que cela coûte.

C R E M O N.

Mes volontés?

L E N O T A I R E.

Eh! oui, vos volontés , sans doute.

C R E M O N.

Cet homme est possédé de quelqu'esprit pervers,  
 Qui le force à penser toujours tout de travers.

L E N O T A I R E.

Je sens bien le plaisir que cela doit vous faire?

C R E M O N.

Vous ne vous trompés pas ( *à part* ) il faut sortir d'affaire.  
 Oui , Je consens.

A L B E R T.

Madame a sçu se surmonter.  
 Son exemple est trop beau pour ne pas l'imiter.

L I S E T T E *bas.*

Ce cœur , qui se surmonte , est bien malade encore.

A C A N T E *à Clarice, entenant la  
 main de Mélite*

J'obtiens, dans ce moment , Mélite que j'adore.  
 Ce bien inexprimable a d'autant plus d'attraits ,  
 Que j'ai cru dans ce jour la perdre pour jamais.

LES L'AMITIÉ RIVALE.

Mais, qu'il me soit permis, Madame, de le dire,  
Au milieu des transports que Mélite m'inspire.  
Sans votre aveu, ce bien devenoit imparfait.  
J'eusse craint mon bonheur, si vous ne l'eussiez fait.  
Et je viens d'éprouver, que si l'amour l'emporte,  
Si l'Amour peut dompter l'amitié la plus forte :  
Du moins, impérieuse, & puissante à son tour,  
L'Amitié dans un cœur, peut balancer l'Amour.

FIN.

## A P P R O B A T I O N.

**J**'Ai lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux  
*L'Amitié Rivale Comédie* : je n'y ai rien trouvé qui  
puisse en empêcher l'Impression. A Paris ce 13. Decembre  
1735.

GALLIOT.

## P R I V I L E G E D U R O Y.

**L**OUIS par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre :  
A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours  
de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel,  
Grand-Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieu-  
tenans Civils & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre  
bien-amé HUGUES-DANIEL CHAUBERT, Libraire à Paris,  
Nous ayant fait suplier de lui accorder nos Lettres de permission  
pour l'impression d'une Comédie intitulée : *L'Amitié Rivale* ;  
offrant pour cet effet de la faire imprimer en bon papier & beaux  
caractères, suivant la feuille imprimée & attachée pour modèle  
sous le contrescel des Presentes ; A ces causes, voulant traiter fa-  
vorablement ledit sieur Exposant, Nous lui avons permis & per-  
mettons par ces Présentes de faire imprimer ledit ouvrage ci-dessus  
specifié, conjointement ou séparément & autant de fois que bon  
lui semblera, sur papier & caractères conformes à ladite feuille  
imprimée, & attachée sous notredit contrescel, & de le faire  
vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de  
trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites  
Présentés : Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & au-  
tres personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient,  
d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre  
obéissance ; à la charge que ces Présentés seront enregistrées tout  
au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Impri-  
meurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impres-  
sion de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs,  
& que l'Impétrant se conformera aux Reglemens de la Librairie,  
& notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant que de l'ex-  
poser en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à  
l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Ap-  
probation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal

Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin, & qu'il en fera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & feal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Chauvelin; le tout à peine de nullité des Présentes du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit sieur Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, & Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. Donnée à Versailles le 23. jour du mois de Decembre, l'an de grace 1735. & de notre Regne le vingt-unième. Par le Roy en son Conseil.

SAINSON.

*Registré sur le Registre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 235. fol. 216. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28. Février 1723. A Paris le 28. Decembre 1735.*

G. MARTIN, Syndic,

